

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnement (au 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
Paris: 1^{er} An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 1^{er} Mois: 10 fr.
Étranger: 1^{er} An: 50 fr. 6 Mois: 26 fr. 1^{er} Mois: 15 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats sur l'ordre ne sont pas rendus.

Le plus court croquis n'en dit plus long qu'un long rapport. (NAPOLÉON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresse pour la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph.: WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

Quelques réchappés des navires coulés par les Anglais

UN OFFICIER HOLLANDAIS CONDUIT TROIS OFFICIERS ALLEMANDS À YMUIDEN



LE COMTE DU CROISEUR ELBING (X)



SOLDAT HOLLANDAIS AU MILIEU D'UN GROUPE DE MARINS ALLEMANDS

Après la défaite navale que subirent les Allemands dans les eaux du Jutland, un assez grand nombre d'officiers et de marins appartenant à la flotte vaincue furent recueillis sur le rivage hollandais et internés en divers points du territoire neutre. Nous voyons ici, à Ymuiden, divers marins du croiseur *Elbing*, qui vint sombrer près de la côte néerlandaise. Ces marins, comme les troupes de terre et les aviateurs qui franchissent la frontière d'un pays neutre, seront détenus en Hollande jusqu'à la fin des hostilités.

Le mari de la reine

... Adimante, qui depuis fort longtemps nous écoutait en silence, mais avec attention, reprit alors la parole et m'assura d'abord qu'il approuvait tout ce que j'avais dit des femmes, de leur nature ressemblante à celle des hommes, et de leur aptitude, en conséquence, à partager presque tous nos travaux soit dans la guerre ou dans la paix.

— Toutefois, dit-il, ô Socrate, si la République dont tu nous as tracé le plan me semble de toute évidence parfaite, je ne suis pas aussi certain que les hommes et les femmes mortels puissent atteindre à la perfection. Je crains, oserai-je te l'avouer, ô merveilleux ? que les citoyens, et plus encore les citoyennes, ne gâtent la cité. Espères-tu d'empêcher que les épouses des guerriers, et même des laboureurs, élevées à une dignité qui passe leurs rêves les plus ambitieux, gardent leur rang et la modestie qui convient à leur sexe, n'entreprennent pas de régenter leurs époux et compagnons d'armes, enfin ne se rendent pas insupportables par leurs prétentions et leur abusive autorité ?

— Tu dis des choses très vraies, ô Adimante, lui répondis-je. Mais tu oublies qu'il n'y aura pas à proprement parler d'épouses, du moins de ménagères, dans notre République, puisque tout y doit être en commun quant aux mariages et à la puériculture. Le danger que tu me signales, et je l'en remercie, ô très-bon, est donc beaucoup moins redoutable que dans un état ordinaire, où chacun possède en propre une Xanthippe, dont le caractère peut laisser à désirer. Il faut néanmoins compter avec la faiblesse humaine, surtout avec la faiblesse féminine, et l'égalité que j'ai prescrite entre nos compagnes et nous ne doit pas aller sans quelques différences, fussent-elles de pure forme. Tu n'ignores pas combien les femmes attachent de prix au costume et à la parure. Nous ne saurions leur attribuer d'autres armes qu'à nous-mêmes, puisqu'elles en doivent user comme nous ; mais je crois prudent de leur rappeler leur condition de femmes, jusque sur le champ de bataille, par un petit détail d'équipement. Ainsi, je souhaite que Pallas Athénè et Artémis détournent de leurs jambes les coups meurtriers ; mais, quoi qu'il leur dût advenir, je serais d'avis, ô Adimante, que nous leur interdisions absolument le port des ennemis. Qu'en penses-tu ?

— Je pense tout à fait comme toi, me répondit le fils d'Ariston, à l'exemple de presque tous nos interlocuteurs.

Flatté de cette approbation, encore qu'elle ne me surprit pas, je poursuivis :

— Tu me racontes en mémoire, lui dis-je, ô Adimante, une histoire très ancienne et généralement oubliée ; car nous avons peu de cervelle, nous ne possédons aucun souvenir blanchi par le temps, les Grecs sont d'éternels enfants, il n'y a pas de vieillards en Grèce, comme disait à Solon le sage prêtre de Sais.

— Au temps dont je te parle, les divers temples de l'Acropole étaient en ruines. On les a réparés depuis lors, on reconstruisit plus magnifiquement. Le Parthénon même s'était fendu en deux sans que la terre eût tremblé. Des blocs énormes avaient été projetés jusqu'au ciel, et aucun homme de science n'avait réussi à donner une explication de cet accident.

— En ce temps-là, ô Adimante, la constitution de l'Etat ne valait pas celle de notre République, et l'on voyait bien que nul philosophe n'y avait collaboré. Le pouvoir était aux mains d'un tyran qui s'était fait élire par ses peuples les surnoms de Stéphanophore et de Poliorcète, mais qui se contentait de suspendre ses couronnes aux murs intérieurs de son palais, et qui rendait les villes encore plus facilement qu'il ne les avait prises.

— Le grand vainqueur voulut un jour partager avec une épouse sa gloire et sa tyrannie. Il fit rechercher la sœur d'un puissant empereur du Nord. Cette princesse était arrogante, fière de ses origines, bien que barbare, et se faisait une fierté d'être la fille d'un tyran d'Altiènes. Le Stéphanophore et le Poliorcète aurait dû flatter le danger. Il ne le flatta point, et négligea de prendre la précaution élémentaire que je viens de l'indiquer. Il en résulta que la reine, qui portait le nom de la divine Sagesse, et dont l'orgueil était cependant effrayé, la reine déclara un beau soir qu'elle entendait arborer les ennemis.

— Ce pauvre tyran, qui ne savait rien refuser à ses ennemis héréditaires, ni à plus forte raison à une femme bien-aimée. Il peu de résistance. La reine enroula donc autour de ses jambes des lanières de cuir de bœuf, et voulut même être surnommée « la reine aux belles molletières ». Ce premier petit succès la mit en goût, et comme il est ordinaire aux femmes, elle exagéra.

— De même qu'elle avait usurpé un des attributs de notre sexe, elle voulut imposer aux gar-

des du tyran un costume féminin. Un étranger, qui avait voyagé jusqu'en Grèce, m'a dit avoir vu des images de ce bizarre uniforme dans les salles à demi-détruites de l'ancien palais de Minos. C'est une espèce de jupe, comme l'en-cyclopédie, mais beaucoup trop serrée à la taille, et qui ne se drapait point, mais se plisse et bouffe tout autour du corps, de la façon la plus disgracieuse et la plus ridicule. Que penses-tu de cet attirail, ô frère de Glaucon que voici ?

— Que veux-tu, ô Socrate, que j'en pense ? me répartit Adimante. Je pense exactement comme toi.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

« ... Si en France, a déclaré un jour Maximilien Harden, on croit que le rétablissement de la paix n'est possible que par la restitution de l'Alsace-Lorraine, et si la nécessité nous obligeait à signer une telle paix, les 70 millions d'Allemands la déchireraient bientôt. »

Il y a dans Harden, qui est d'ailleurs un remarquable journaliste, des élans d'impulsivité qui le rendent fort utile à lire pour ses adversaires — ce qui arrive, par tous pays, aux journalistes de son tempérament. Il est enclin à révéler ce qui n'est pas à dire, ce qu'on n'a cure de révéler : c'est un individualiste, chose rare en Allemagne. Et, cette fois encore, il a fait un aveu qu'il faut retenir.

Il signifie que, même au cas où la paix future serait quelque chose de plus qu'une « paix blanche », si elle restituait à la France l'Alsace-Lorraine perdue, mais si d'autre part le militarisme prussien n'était pas écrasé de façon à ne pouvoir ressusciter, si surtout l'Autriche-Hongrie restait ce qu'elle est, cette paix ne serait qu'une trêve, et bientôt les Alliés devraient subir un nouvel assaut.

Pour garder sous sa domination, pour maintenir en esclavage les quelque 30 millions de Slaves qu'elle possède, la monarchie des Habsbourg, qui ne compte que 8 millions d'Allemands, serait forcée de continuer à s'appuyer sur l'Allemagne : et, comme aujourd'hui, bien malgré eux, ces 30 millions de Slaves devraient fournir des soldats pour combattre les adversaires de l'Allemagne. La Bulgarie et la Turquie demeureraient vassales de celle-ci, qui disposerait ainsi de 150 millions d'hommes.

Donc, toute paix qui laisserait subsister le militarisme prussien, toute paix qui ne formerait pas avec les Etats slaves du Sud une barrière contre l'extension tentaculaire de l'Allemagne vers l'Orient serait désastreuse. C'est la thèse que défend M. André Chénard dans son Plan pangermaniste démasqué, et il semble bien qu'elle soit fondée.

Pierre Mille.

Notre écho sur la conversation de deux députés surpris au téléphone dans le moment qu'ils divulguaient des secrets intéressant l'Etat a passablement ému le Palais-Bourbon. Hier, peu avant la séance, un député, qui parle le provençal, commentait l'affaire dans les couloirs et accusait ses deux collègues — d'ailleurs ignorés de lui, car nous ne les avons pas nommés — des rigueurs téléphoniques, si l'on peut ainsi s'exprimer, dont il avait été personnellement l'objet dans la matinée même :

— Figurez-vous que je téléphone tout à l'heure à un pays habitant Paris, et que, sans penser à mal, nous nous prenons à dialoguer en la langue de Mistral. Ah ! ça n'a pas fait long feu ! La demoiselle du central intervient, et me dit froidement : « Il est interdit d'employer des langues étrangères. » Je proteste. Le provençal n'est pas une langue étrangère, n'est-ce pas ? La petite diablesse ne veut rien entendre. Elle menace. Je persiste. Alors, savez-vous ce qu'elle a fait : elle m'a coupé, oui, mes amis, elle m'a coupé !

Cet honorable parlementaire n'en est pas encore revenu.

Un médecin nous écrit, d'une formation sanitaire proche du front, pour nous signaler une grave lacune dans l'organisation des services de chirurgie qui reçoivent et soignent les blessés évacués du champ de bataille. On y manque des matériaux nécessaires à la confection, en nombre suffisant, des derniers artificiels qui, en très peu de temps, pourraient permettre à nos poilus atteints à la mâchoire

de manger et, comme dit notre correspondant « de se refaire une physionomie ».

Par ailleurs — détail qui prouve que le besoin de ces matériaux ne se fait pas sentir sur un seul point — M. le docteur Alfred Beauregardt, chirurgien dentaire, ambulance 1/44, secteur 195, nous adresse, sans la moindre acrimonie, mais dans le seul intérêt de ses blessés, une demande dont nous nous faisons bien volontiers l'écho : « Quelques personnes pourront peut-être s'informer du sort lamentable de ces pauvres blessés à qui nous pourrions appliquer des appareils en nombre suffisant si nous disposions du moindre capital qui nous permit d'acheter les matières premières. C'est là, je vous assure, une œuvre à fonder, et qui vaut toutes les sollicitudes. Pouvez-vous en parler ? Je serais heureux d'entrer en relations avec ceux de vos lecteurs que cette question, si pressante, peut intéresser. Nous ferions ici beaucoup de bien si nous étions quelque peu aidés. L'autorité militaire accomplirait entièrement son devoir et on ne peut que lui rendre hommage. Mais, en ceci comme en tout, l'initiative des citoyens de l'arrière serait loin d'être inutile. »

Nous sommes certain que l'appel du docteur Beauregardt trouvera écho dans les cœurs de beaucoup de Français.

Anniversaire...

Il a aujourd'hui deux ans — exactement, le 15 juin 1914 — une trombe d'eau accompagnant un violent orage s'abattait sur Paris. Différents quartiers étaient littéralement submergés et en certains points le sol s'affaissait. Des effondrements tragiques se produisaient et quelques dizaines de personnes étaient ensevelies sous les débris de la chaussée.

Relisez les journaux de l'époque : ils sont pleins de détails circonstanciés sur la catastrophe et de photographies sensationnelles.

Aujourd'hui, la vie humaine est à meilleur compte. Chaque jour, des hommes tombent qui ne se relèveront plus. Pour ces héros anonymes, pas une plainte : une pitié vague, générale et une admiration sincère.

Ah ! quand reviendra le temps heureux où l'on se passionnait pour la crue de la Seine, l'éboulement de la chaussée, un égout qui crevait, ou autres incidents de la vie parisienne ?

Les moineaux de Paris ont eu ce matin une surprise. Et ils furent longs à s'en remettre. Ignorants ou peu soucieux de la réforme Paulev, ils se sont « levés » à leur heure coutumière. Et déjà ils vauquaient à leurs petits travaux qu'ils aperçurent dans les rues un mouvement inaccoutumé. Des gens se précipitaient dans les gouffres des métros beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. D'autres stationnaient, avec soixante minutes d'avance, aux départs des autobus, à la Madeleine comme à la Bastille. Des femmes diligentes et exagérément matinales s'en allaient en faisant brinqueballer leurs boîtes à lait. Les porteurs de pain répandaient, bien avant l'heure, dans les rues, l'odeur du pain à peine sorti des fours.

— Quelle maladie a pris les Parisiens ? disaient anxieusement les pierrots.

Il fallut pour les instruire qu'un vieux merle arrivât du bois de Boulogne et les avertit du grand changement. Alors, l'innombrable famille des passereaux regarda seulement les horloges pneumatiques et comprit... Mais on peut dire que l'heure d'été a bien étonné les moineaux parisiens, qui n'ont pas le bonheur de lire les journaux.

Le képi de fantaisie était, au temps de la paix, l'une des élégances du soldat. Une casquette à la visière, un « rentré » du bord supérieur, une jugulaire tressée en trois brins suffisaient à originaliser la coiffure des troupiers qui ne pouvaient acheter le képi genre sous-officier.

Le casque et sa rigidité métallique semblaient bien avoir mis en défaut l'imagination et le caprice de nos braves. Il paraissait difficile de faire de la fantaisie avec la bourguignotte. Un défenseur de l'Argonne vient pourtant d'y réussir. Avec de l'aluminium boche, ce fantassin, qui est orfèvre de son état, a composé une garniture fort belle qui s'adapte à son casque et lui donne grand air ; chimère ailée, rinceaux, pinacle enroulé : un superbe heaume pour un prince florentin du seizième siècle.

Le capitaine de la compagnie a admiré le chef-d'œuvre. Pourtant, il a dit au prestigieux artisan : « Ça, c'est bon pour le front. Quand on attaque, vous pourrez courir à l'ennemi avec cette salade de fantaisie. Mais si jamais vous l'emportez en permission, à Paris, je vous préviens que vous auriez de mes nouvelles. »

Le Velleur.

LE FRONT DE PARIS

Il y a deuil et deuil

J'ai vu l'autre soir, entre chien et loup, une dame en deuil qui flânait sur les boulevards, et dont vraiment l'aspect m'a paru bien extraordinaire.

Disons tout d'abord qu'elle était effroyablement fardée... Ou plutôt non, soyons juste, elle avait seulement les lèvres rougies, et beaucoup de poudre sur le visage : mais du fait que ce carmin et ce blanc se trouvaient encadrés de crêpe, il semblait qu'il y eût là quelque chose de monstrueux, de scandaleux même.

Elle portait tous les voiles, draperies et pans d'étoffes dont la fameuse veuve de Malabar — veuve mystérieuse, quoique si connue, veuve inconcevable en tout cas, s'il en faut croire sa renommée — avait coutume de se montrer chargée... A bien réfléchir, la dame n'arborait qu'un deuil assez banal, et pareil à tant d'autres : pourtant, à rencontrer ainsi ce deuil qui errait dans une évidente oisiveté, entre la Madeleine et l'Opéra, on l'aurait cru non seulement exagéré — tant il était voyant — mais encore théâtral, tragique, et comme effrayant — de mauvaises gens diraient même : prémédité.

Cette personne avait enfin une jupe vraiment trop courte, absurdement courte... Peut-être, si l'on eût mesuré celle-ci au centimètre, l'eût-on trouvée exactement de la même longueur que tant de jupes aperçues en tous lieux, voire les plus respectables. Les douairières se risquent dans la rue en cotillons courts, à cette heure, et qui s'en étonne ? Ni vous, ni moi, ni personne. Toutefois, une jupe de deuil, quand elle est courte, raccourcit encore comme par enchantement, uniquement à cause de sa couleur d'ébène, apparemment. Pour un peu, elle aurait l'air de s'arrêter au-dessus du genou.

Bref, c'était une dame non seulement en grand deuil, mais bien en deuil hurlant, en deuil épouvantable, que j'ai rencontrée sur le boulevard.

— Mon cher, m'a déclaré dédaigneusement ma cousine Charlotte, votre dame n'était qu'une rien du tout, et c'est le moins qu'on en puisse dire. Son deuil prétentieux sent de loin le bluff et le magasin de confection à très bon marché. Si jamais je tombe en deuil, moi, de mon grand-oncle de Bretagne, — vous savez, celui que je connais à peine et que je ne vois jamais, — je vous ferai comprendre ce que sont le raffinement et la distinction, à la bonne heure. Vous ne remarquerez sur moi ni jupe trop courte, ni voiles redoutables, ni lard inquiétant, ni rien qui fasse retourner les passants. Mais j'aurai un certain crêpe qu'on ne fesse que pour mon coulerier. Je sais où trouver de miraculeux bijoux noirs, les bijoux mêmes de Proserpine. Je vous offrirai du thé dans un saisissant service de porcelaine semblable à du jais. Vous mangerez chez moi avec des couteaux à manches d'onyx et boirez dans ma verrerie de Venise couleur nuée d'orage...

— Quoi, répondez-je, tout cela pour votre grand-oncle inconnu, Charlotte ?... Mais que feriez-vous donc si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, vous veniez à perdre votre mari ?

Après un instant de silence :

— Ah ! en ce cas, me dit tristement Charlotte, je ne ferais rien, et je ne sais même pas si je songerais à me commander des robes de deuil : car j'aurais trop de chagrin.

Marcel Boulenger.

LA CRISE MINISTÉRIELLE EN ITALIE



On parle beaucoup de M. MARCONI le célèbre inventeur, pour le ministère ou le sous-secrétariat d'Etat des Munitions.

LES RUSSES CONQUIÈRENT LA BUKOVINE

L'état-major russe s'excuse, en son communiqué d'hier, de n'avoir pu ramasser que cinq ou six mille prisonniers durant chacune des dernières journées, en raison de la retraite rapide de l'ennemi. Les combattants du front occidental eslimeraient cette modestie exagérée, ce chiffre digne d'envie. Ce qui nous a surpris au contraire, c'est de voir l'offensive de nos alliés se prolonger durant une semaine sans arrêt. Combien cette magnifique ardeur contraste avec la lourde méthode des Allemands qui après chacun de leurs efforts devant Verdun consacrent plusieurs jours à de nouveaux préparatifs et perdent ainsi tout le bénéfice de la vitesse acquise !

C'est en Bukovine que la situation est en ce moment la plus grave pour les armées autrichiennes. Lors de leur première offensive contre l'Autriche, en septembre 1914, les Russes avaient négligé la Bukovine et poussé droit, à travers la Galicie, jusqu'aux Karpathes, qu'ils atteignaient, après la prise de Przmyśl, au début d'avril 1915. C'est qu'à cette époque la péninsule des Balkans n'avait pas l'importance stratégique qu'elle a prise par la suite :



ni la Bulgarie n'était entrée en guerre, ni l'Entente n'avait envoyé une armée à Salonique.

En janvier 1916, les Russes, qui venaient de reporter leurs lignes en Galicie de la Sereth sur la Styrpa, entreprenaient une opération contre Czernowitz, en franchissant la Rakitzka, qui fait frontière entre la Bukovine et la Russie. Après de brillants débuts, cette offensive fut arrêtée sur la ligne Dobroroutz-Taporoutz-Rarancze-Boyan, en avant de la chaîne du Bendo-Horodyszcz, qui couvre Czernowitz à l'est et au nord-est. La raison de cet échec est celle qui explique également notre succès incomplet en Champagne et la déception des Allemands devant Verdun. Une attaque dont l'ampleur ne dépasse pas quelques dizaines de kilomètres ne peut réussir, dans la guerre de positions, parce que l'adversaire a toujours le temps d'amener ses renforts sur le secteur menacé.

C'est pourquoi l'état-major russe, instruit par une commune expérience, a cette fois employé une stratégie inverse : au lieu de masser son attaque en profondeur par l'accumulation de tous les moyens sur un seul point, il l'a étendue en largeur, de telle sorte que l'ennemi pris à partie de tous les côtés à la fois, et toujours incertain du lendemain, ne sût où donner de la tête. L'ignorance de l'ennemi est ici une des conditions du succès : le laconisme des communiqués russes est donc parfaitement justifié.

L'offensive contre la Bukovine, déclenchée en même temps qu'une offensive non moins puissante en Galicie, et une autre en Volhynie, a donné aussitôt des résultats que plusieurs semaines d'efforts tenaces n'avaient pu obtenir, quand la Bukovine était seule intéressée.

A l'ouest de Czernowitz, les Russes, maîtres de toute la ligne du Dniester jusqu'au confluent de la Styrpa, ont enlevé Horodenka, important carrefour de routes qui jusqu'ici servait de centre régulateur à toutes les communications entre les armées autrichiennes de Bukovine et de Galicie. Une de ces routes se dirige à l'ouest vers Tysmienica et Stanislau, une autre vers Kolomea. Une route va au nord passer le Dniester à Usciezko, que les Russes ont pris en mars dernier, une autre à l'est vers Zaleszczyki, qu'ils viennent de conquérir. La route du sud rejoint Czernowitz par Sniatyn ; les Russes viennent d'occuper cette dernière ville, située sur le Pruth, à trente kilomètres en amont de Czernowitz.

Au nord de Czernowitz, les Russes, après avoir culbuté l'ennemi à Dobroroutz (appelé aussi Dobroroyce), se sont avancés jusqu'à Sa-

Ayuntamiento de Madrid

dagora, à six kilomètres de la ville, à trois kilomètres à peine de ses faubourgs, qui s'étendent sur la rive gauche du Pruth.

Enfin, à l'est de Czernowitz, nos alliés ont atteint Boyan, à quatorze kilomètres de la ville, et de là descendent vers le Pruth, à deux kilomètres plus au sud.

En Volhynie, l'offensive se poursuit également dans des conditions favorables. Les troupes russes, qui ont franchi le Styr à Rojitz, talonnent l'ennemi dans la direction de Kovel et approchent du Stokhod, qui est la seule ligne de défense entre le Styr et cette place. Le mouvement continue aussi par delà l'Ikva, le long de la voie ferrée de Dubno à Lemberg : nos alliés approchent de la station de Kozin, à trente kilomètres de Dubno.

Sur le front italien, l'offensive autrichienne paraît définitivement arrêtée. Des troupes ennemies qui avaient pénétré dans Molitini, au sud-ouest de Posina, en ont été chassées, et nos alliés ont regagné du terrain à leur aile gauche, dans le massif de Coni-Zugna. Il ne faut pas croire cependant que les Autrichiens aient prélevé des effectifs dans le Trentin pour les envoyer sur le front russe. Ils sont simplement à bout de forces, et les nouvelles des revers sur les Volhynie, en Galicie et en Bukovine, qui malgré toutes les précautions n'ont pu manquer de se répandre dans l'armée, ne contribueront pas médiocrement à en abatre le courage.

Jean Villars.

CZERNOWITZ complètement investi

Pétrograd, 14 juin. — Les Russes ont coupé les communications et les chemins de fer autrichiens reliant Czernowitz avec le Nord.

Les autorités ont quitté la ville

LONDRES, 14 juin. — On confirme que les autorités militaires et municipales de Czernowitz ont quitté la ville.

Les dernières dépêches officielles autrichiennes ne prononcent d'ailleurs plus le nom de Czernowitz et se contentent de parler du nord-est de la Bukovine.

Les Russes auraient fait 5.000 prisonniers devant la ville

LONDRES, 14 juin. — On annonce que le général Letchinsky, par une pointe extrêmement hardie, enveloppe les positions autrichiennes au sud de Czernowitz.

Plus de 5.000 nouveaux prisonniers sont tombés aux mains de nos alliés.

(Voir nos dépêches en Dernière Heure.)



M. HUGHES (+), premier ministre d'Australie, se rendant à la conférence des Alliés (voir page 5)

M. Boselli formera un ministère national

ROME, 13 juin. — Tous les journaux font les plus grands éloges de M. Boselli, qui personnifie les plus hautes qualités intellectuelles, morales et patriotiques qui s'imposent à l'admiration et à la déférence de tous les groupes politiques.

M. Boselli a conféré aujourd'hui avec plusieurs hommes politiques, parmi lesquels MM. Bissolati et Sonnino.

Le *Giornale d'Italia* croit savoir que M. Bissolati aurait accepté l'invitation à entrer dans le nouveau cabinet.

Manifestation populaire

MILAN, 14 juin. — Une grande foule s'est assemblée ce soir sur la place du Dome saluant de ses acclamations la formation d'un ministère national et criant : « Vive Boselli ! Vive Bissolati ! »

Elle s'est ensuite rendue en cortège devant le consulat de Russie où elle a manifesté d'une manière imposante sa sympathie pour la Russie.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

Un discours-programme du président Wilson

NEW-YORK, 14 juin. — Le président Wilson a prononcé, à l'École Militaire de West-Point, un discours qui est considéré comme traçant sa ligne de conduite dans la campagne électorale.

M. Wilson a déclaré que tous ceux qui ne donnaient pas à l'Amérique la première place ne devraient pas être tolérés.

Personne ne peut prédire, a-t-il dit, ce que sera l'avenir des États-Unis et du monde ; mais ce n'est pas accidentellement que la guerre s'est abattue sur l'Europe ; tous les éléments étaient là et la guerre aurait éclaté tôt ou tard. Le rôle que les États-Unis doivent jouer est un rôle désintéressé. Les États-Unis n'ont rien à gagner dans la guerre ; mais cependant ils ont beaucoup à faire ; ils doivent veiller à ce que leur existence ne soit pas troublée par ceux qui veulent s'emparer de quelque chose.

M. Wilson a insisté sur la nécessité de la préparation militaire, disant que l'humanité apprendra que lorsque l'Amérique fait une déclaration elle entend y être fidèle.

Le président s'est étonné de constater que quelques citoyens naturalisés Américains continuent à préférer leur pays d'origine à leur pays d'adoption.

Vingt-cinq délégués blessés dans un accident de chemin de fer

NEW-YORK, 14 juin. — Le train amenant à la Convention démocratique de Saint-Louis les délégués de l'Etat de Kentucky, avec le gouverneur Stanley, a déraillé peu après la station de Comington. Vingt-cinq voyageurs, dont le gouverneur, ont été grièvement atteints.

APRÈS LA BATAILLE NAVALE

Les ports militaires allemands rigoureusement interdits

AMSTERDAM, 14 juin. — On annonce que l'accès des ports de Cuxhaven et de Wilhelmshaven est rigoureusement interdit au public.

Un matelot d'un chalutier qui vient de rentrer à Ymuden raconte que quelques jours après la grande bataille navale, on a repêché, dans un filet, à une grande distance du rivage, deux casquettes ayant appartenu à des matelots de l'équipage du croiseur de bataille *Thüringen*. (Radio.)

Un triste convoi

AMSTERDAM, 14 juin. — Le *Telegraaf* mentionne qu'un singulier convoi marin aurait été vu près de Zeebrugge, se dirigeant vers le nord-est.

C'était un torpilleur remorquant un contre-torpilleur et un sous-marin, tous deux en fort mauvais état. Le contre-torpilleur n'avait plus de cheminée. Deux toiles tendues de chaque côté du pont le dissimulaient complètement. La coque du sous-marin était rasée.

L'Allemagne décline toute responsabilité dans l'affaire de la "Tubantia"

AMSTERDAM, 14 juin. — Après enquête, l'amirauté allemande dément officiellement que la *Tubantia* ait été coulée par un sous-marin allemand.

Elle prétend que la torpille dont les fragments ont été trouvés avait été tirée quelques jours auparavant contre un destroyer anglais et avait manqué son but. (Information.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 14 Juin (683^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Entre l'Oise et l'Aisne, une forte patrouille ennemie a été repoussée à coups de fusil au sud-est de Moulin-sous-Touvent.

A l'est de Soissons, nous avons enlevé un petit poste allemand dans la région de Venizel.

Lutte intermittente d'artillerie dans les secteurs de la rive gauche de la Meuse.

Sur la rive droite, l'ennemi a violemment bombardé, au cours de la nuit, nos positions au nord de l'ouvrage de Thiaumont, dans le bois Vaux-Chapitre et au sud du fort de Vaux. Aucune attaque d'infanterie ne s'est produite.

Dans les Vosges, un coup de main de nos skieurs sur une croupe au sud de Sengern, nord de Thann, nous a permis de ramener des prisonniers.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur tout le front au nord de Verdun, l'activité de l'artillerie a été intermittente au cours de la journée.

Rien à signaler sur le reste du front.

Un engagement naval dans la Baltique

STOCKHOLM, 14 juin. — On mande de Nyköping que cette nuit entre minuit et une heure, un engagement naval a eu lieu dans la Baltique près d'Hälsinge, au large de Braviken.

Six chalutiers allemands armés ont passé hier, remontant vers le Nord. On suppose que ce sont eux qui sont entrés en lutte contre les navires ennemis. Le combat a duré 45 minutes environ ; 200 coups de canon ont été entendus de Hälsinge. L'issue de la lutte est inconnue.

Un chalutier allemand est entré ce matin dans le port de Nyköping avec cinq blessés qui ont été transportés à l'hôpital. On ne peut avoir aucun renseignement sur le combat.

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

Brillants assauts des troupes canadiennes

LONDRES, 13 juin. — Ce matin, à 4 h. 30, les troupes canadiennes ont livré un assaut courageux et heureux au sud-est de Zillebeke, ayant pour objectif notre ancienne position dans ce secteur.

Cet objectif a été atteint ; nous avons repris la position s'étendant depuis la partie sud du bois du Sanctuaire jusqu'à un point situé à environ 1.000 yards au nord de la colline 60, soit sur un front total de 1.500 yards.

Au cours de cette attaque, nous avons infligé à l'ennemi de lourdes pertes ; nous avons fait prisonniers 3 officiers et 123 hommes.

Après avoir repris cette position, nos troupes ont été soumises à un bombardement de plusieurs heures ; mais, bien soutenues par notre artillerie, elles conservent le terrain gagné qu'elles consolident.

Pendant la journée, l'ennemi a continué son bombardement violent, auquel notre artillerie a répondu avec efficacité. Notre feu a arrêté toutes tentatives d'attaques de l'infanterie ennemie.

Hier soir nous avons exécuté des incursions heureuses au nord-est d'Ypres et au sud du Bois-Grenier. Un groupe d'Australiens a pénétré dans les tranchées ennemies, tuant au moins douze hommes et faisant six prisonniers. Deux mortiers de tranchées ont été détruits.

Les Australiens sont revenus indemnes, n'ayant qu'un officier et un soldat légèrement blessés.

Rien d'important à signaler sur le reste du front.

Pendant la journée l'ennemi a lancé 300 obus dans Harcourt. Notre artillerie a bombardé les positions ennemies vers La Boisselle. Autour de Souchez et dans le saillant de Loos, activité moindre de l'artillerie.

Communiqué belge

Lutte d'artillerie relativement intense au cours de la journée du 14 juin dans le secteur de Dizmude et surtout vers Steenstraete.

Ayuntamiento de Madrid

UNE SITUATION CONFUSE

Les étrangers fixés en Chine prennent des mesures de prudence

Yuân Che K'ai mort, le vice-président Li Yuân Hong'est devenu, on peut dire automatiquement, président de la République chinoise. Les provinces du Sud insurgées pour la raison — qu'elles disaient principale — de soutenir le régime démocratique (?) de 1911 ont-elles, devant la disparition du dictateur-empereur, renoncé à leur attitude turbulente ? Il est permis d'en douter si l'on en juge par les dernières nouvelles qui proviennent de Chine. On dit notamment que si les insurgés du Yunnan, du Ssen Tchéouan et autres provinces dissidentes acceptent le maintien du nouveau président en sa charge, ils exigeront qu'une division composée d'éléments empruntés à leurs armées réside en permanence à Pékin.

Ce simple fait, parmi divers autres d'importance secondaire, prouve que la Chine n'est pas encore redevenue le pays charmant dont parle la romance. Avant la mort de Yuân — on peut le dire aujourd'hui — voici exactement cinq semaines, les Européens de Chang-Hai ont eu de tels sujets d'alarme qu'un soir, déterminés par divers incidents annonciateurs, ils ont pris la précaution d'amener des canons à la lisière de leurs concessions (notamment de la concession française), et de creuser des tranchées en prévision d'événements graves.

Les renseignements font défaut sur les raisons, légitimes ou non, de ce double geste de prudence. Il serait puéril et maladroitement alarmiste de supposer que, depuis lors, quelque circonstance nouvelle ait pu surgir qui soit de nature à donner de l'inquiétude sur le sort des Occidentaux résidant, soit dans les ports ouverts au commerce international, soit ailleurs dans l'ex-empire. On doit même accepter comme certain, vu l'absence de toute dépêche à ce sujet, que les Européens de Chang-Hai ont eu, ce jour-là, une crise de cette « fièvre nerveuse » bien connue en Chine, qui sévit parfois chez les Occidentaux, qui s'apaise en quelques heures et que, souvent, rien n'explique.

Quoi qu'il en soit, le Japon — assez peu satisfait des apparences optimistes que prend la vie politique chinoise et dont nous faisons état, ici même, hier matin, sur la foi d'un télégramme de Tien-Tsin — a mis en route le matin du 9 juin un bataillon d'infanterie, pour cette même ville de Tien-Tsin. Cette mesure, dit-on, est prise pour assurer la protection des étrangers. Elle aurait été prise sur la demande des ministres des nations alliées, tant à Pékin qu'à Tokio.

De là à affirmer la renaissance d'un mouvement xénophobe en Chine, il y a loin. Qu'on se rassure. Mais la présence d'une nouvelle force japonaise à Tien-Tsin ne pourra être que d'un excellent effet.

Le nouvel ambassadeur du Japon à Londres

LONDRES, 14 juin. — L'ambassadeur du Japon à Londres, le marquis Inoué, quittera la capitale anglaise le 20 juillet pour rentrer au Japon. Il sera remplacé par le vicomte Chinda, ambassadeur à Washington.

La retraite du marquis Inoué n'a aucun caractère politique. Déjà à plusieurs reprises l'ambassadeur avait demandé à rentrer au Japon pour affaires personnelles, mais jusqu'ici le gouvernement de Tokio n'avait pas pu satisfaire son désir.

UN LIVRE D'OR de la guerre de 1914

La commission de législation civile et criminelle, qui avait été chargée de l'examen de la proposition de loi de M. Jules Roche ayant pour objet l'établissement d'un « Livre d'Or de la guerre de 1914 » déclarée par l'Allemagne à la France », vient de conclure à l'adoption du texte suivant :

ARTICLE UNIQUE. — L'article 94 du Code civil est complété par les paragraphes suivants :

« Il est établi dans les archives de toutes les communes de France, indépendamment des registres de l'état civil, un registre spécial, sous le nom de « Livre d'Or de la guerre de 1914 », dictée par l'Allemagne à la France ».

« Seront inscrits sur ce registre les noms de tous ceux qui ayant eu leur dernier domicile dans la commune au moment originaire, quand le domicile sera inconnu, auront succombé en combattant pour la patrie ».

M. Desplas, rapporteur, demandera la discussion immédiate de la proposition.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Comment ils traitent les prisonniers

TROYES. — (De notre correspondant). — Lors de l'arrivée du dernier convoi de grands blessés rapatriés d'Allemagne, l'un de ceux-ci parvint à cacher aux « visiteurs » ennemis une lettre qui lui avait été remise par un de nos soldats prisonniers.

Comment ce blessé passa-t-il cette lettre en fraude ? Nous ne le dirons pas et l'on comprendra sans doute les raisons de notre discrétion. Par contre nous croyons utile de reproduire certains passages de cette correspondance secrète dans laquelle le prisonnier pouvait, enfin, parler aux siens sans contrainte.

« Trop souvent » écrit le prisonnier « nous avons faim. Dame ! alors, la révolte gronde ! Les Boches d'ailleurs ont trouvé — ou cru trouver — un procédé pour nous contraindre à travailler dans leurs usines à munitions. Ils envoient les réfractaires dans un autre camp, en représailles ! Il y a des départs toutes les semaines.

« Non ! mais, tu nous vois travaillant dans une fabrique de munitions, préparant peut-être quelque succès boche ?

« Seulement nos geôliers n'ont pas de veine ; à chaque ordre péremptoire ils tombent sur un bec » ; les nôtres refusent, refusent tout le temps !

« Pour vaincre cet entêtement les Allemands nous lisent le code militaire, espérant ainsi mater ceux qui leur résistent ; ces derniers apprennent ainsi qu'ils peuvent encourir une peine variant entre cinq et vingt ans d'emprisonnement, que la mort peut s'ensuivre... Mais les départs continuent chaque semaine.

« On attache les récalcitrants au poteau, leur disant qu'on va les fusiller ; mais les Boches n'obtiennent aucun résultat et, de guerre lasse, traitent ces prisonniers — qui malgré les dangers ne veulent être et ne sont que des Français — de lâches et les traduisent en conseil de guerre.

« Mon tour va venir prochainement de partir en représailles ; soldats et grades (les sous-officiers) tous sont partis ; il ne reste que les sergents... et pas pour longtemps !

« Mais ils peuvent m'emmener, ils ne me feront pas travailler aux munitions, ils me fusilleront plutôt que de me faire faire un travail aussi criminel. Ah ! non, plutôt la mort !...

« L'espère, vois-tu, qu'il ne faudra pas en arriver là, mais s'il en était ainsi je n'hésiterais pas. Après tout, la vie n'est pas si drôle, et je crois qu'on serait plus heureux mort que vivant, car c'est de pareilles choses... »

On ne sait, en vérité, en lisant de telles lettres, si l'on doit céder à l'admiration qu'elles inspirent ou à la haine que méritent les tortionnaires qu'elles dénoncent.

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE

Accord des intérêts et concessions mutuelles

Le discours par lequel le président du Conseil a ouvert la conférence économique des Alliés résume très bien la tâche à accomplir et, surtout, ne dissimule pas sous un vain optimisme les difficultés qu'il s'agit de résoudre.

Il est permis de regretter que les gouvernements alliés aient tardé si longtemps à se mettre d'accord sur les problèmes financiers et commerciaux que pose la guerre. On doit même déplorer certains des effets qu'une si longue période de négligence ou d'individualisme a produits.

La collaboration des Alliés sur ce terrain, la mise en commun de leurs ressources économiques n'importe pas moins au succès final que la mise en commun de leurs ressources militaires. La conférence examinera certainement les mesures qui seront propres à empêcher que l'Allemagne, après la guerre, envahisse de nouveau les marchés, et il ne faut pas se dissimuler que, dans cet ordre d'idées, les solutions qui mettront tout le monde d'accord ne sont pas des plus faciles à trouver. Mais, pour les questions mêmes qui sont d'une actualité pressante, qui sont en relation directe avec les besoins de la guerre, bien des détails délicats sont à régler. Ils demanderont un examen approfondi. L'éloignement géographique des pays alliés et la diversité de leurs intérêts soulèvent un grand nombre de problèmes dans le domaine le plus complexe et le plus délicat. D'autre part, il y a les neutres qu'il convient de ne pas oublier et qui ont parfois, de par les conventions douanières, des droits positifs. Les neutres ont d'ailleurs reçu déjà toutes les assurances et toutes les garanties désirables.

On voit combien sont multiples les faces du programme que la conférence doit examiner. Comme l'ont dit M. Briand et M. de Broqueville, les représentants alliés ont apporté à Paris toute la bonne volonté nécessaire. Pour aboutir et pour réussir, il faudra encore qu'ils aient toujours présentes à l'esprit les exigences de la guerre : ce sont les sacrifices mutuels qui vivifient les coalitions. — J. B.

M. Briand trace le programme des travaux de la conférence

La séance inaugurale de la conférence économique des Alliés a été ouverte à 10 heures précises par M. Aristide Briand, qui, après avoir souhaité la bienvenue aux délégués et constaté qu'en répondant avec empressement à l'initiative de la France les gouvernements alliés ont donné un nouvel exemple de leur communauté de vues et une nouvelle preuve de « la confiance qu'ils ont dans la permanence de leur union », a ajouté :

Il ne suffit pas de vaincre. Il faut à l'union militaire qui aura assuré le succès de nos armes, à l'union diplomatique qui aura fondé pour l'avenir la pénétration réciproque et la mise en commun de nos intérêts politiques internationaux, superposer l'union économique, celle qui garantira dans une harmonie féconde le développement intensif de nos ressources matérielles, l'échange des produits des pays alliés et leur répartition sur les marchés du monde.

Vous allez donc, messieurs les délégués, compléter l'œuvre de coordination entreprise par les gouvernements alliés, et je ne doute pas que les propositions que vous soumettrez en commun à vos gouvernements ne constituent la base des accords qui viendront couronner votre œuvre. Et c'est là une œuvre capitale.

Le monde nouveau qui sortira de la victoire réclamera, dans tous les domaines, des conceptions nouvelles, des méthodes adaptées aux circonstances, créées par les grands changements qui se préparent.

La guerre qui nous a été imposée ne consacrera pas seulement la restauration du droit et le triomphe des idées de liberté et de justice ; elle démontrera aux peuples alliés que leurs tâches pacifiques ne peuvent être reprises et conduites avec succès que s'ils s'inspirent des idées de solidarité et de défense commune qui seules peuvent les garantir contre le retour des erreurs passées dont nos ennemis ont si largement profité pour établir leur entreprise commerciale.

La guerre a éclairé nos consciences sur le péril ; elle a surabondamment démontré vers quel esclavage économique on prétendait nous entraîner. Il faut le reconnaître, le mal était déjà grand ; nos adversaires étaient près de réussir. La guerre est venue. Ce ne sera pas en vain que nous aurons été jusqu'au bout des immenses sacrifices qu'elle réclame, si elle sait assurer la libération économique du monde et restaurer les saines pratiques commerciales. Tous, nous sommes résolus à secouer le joug qu'on prétendait faire peser sur nous et à reprendre notre indépendance commerciale pour l'associer librement à celle de nos alliés.

Déclarant ensuite qu'en face du danger commun « il n'y a pas d'intérêts opposés, mais une volonté unique et tenace d'y parer pour le bien de tous », M. Briand a tracé en ces termes le programme des travaux de la conférence :

S'il est prouvé que les errements anciens ont failli permettre à nos ennemis d'exercer une irréparable tyrannie sur les forces productives du monde, vous les abandonnerez résolument pour vous engager dans les voies nouvelles.

Vous trouverez tout d'abord dans l'étude des mesures qu'impose le temps de guerre une occasion de démontrer comment, en collaboration avec nos vaillantes armées, nous avons su et nous saurons mieux chaque jour par l'unification et la coordination de nos actions diverses atteindre la production et le commerce ennemis dans ses forces vives, le priver des ressources indispensables et diminuer ainsi dans toute la mesure du possible la puissance d'action et les forces de résistance de nos adversaires dans la lutte militaire.

Mais, en même temps, vos yeux se tourneront vers les graves devoirs qui s'imposeront aux gouvernements alliés lorsque l'heure sera venue de procéder à la restauration commerciale, industrielle et maritime de nos différents pays. Plusieurs d'entre eux auront subi pour un temps une occupation ennemie qui n'aura respecté ni les ressources naturelles, ni les stocks accumulés, ni l'outillage des usines. Cette grande œuvre de reconstruction qui s'impose à la solidarité des Alliés réclamera sans doute des mesures exceptionnelles, mesures de récupération sur l'ennemi vaincu, mesures de défense et de protection pendant toute la période où s'effectuera la réparation des dommages causés, mesures aussi de collaboration entre les Alliés par l'utilisation réciproque de leurs ressources naturelles.

Enfin s'ouvrira la perspective de l'avenir que nous pouvons à juste titre envisager avec confiance, cet avenir pour lequel nous devons préparer le régime permanent de nos rapports économiques.

Ainsi, après l'organisation d'une défense nécessaire contre le danger commun, c'est l'aménagement intérieur de notre alliance économique dont il nous apparaît de prévoir les conditions et la réalisation pratique.

En terminant, le président du Conseil a invité les délégués à se souvenir à chaque instant qu'« pour ceux qui ont été privés du glorieux privilège de porter les armes et de faire le sacrifice de leur vie, c'est le grand et noble devoir, envers tous les héros qui sont tombés comme envers ceux qui ramèneront nos drapeaux victorieux, de préparer les lendemains réparateurs. »

M. Broqueville, président du Conseil et ministre de la Guerre de Belgique, ayant répondu, au nom des délégués des puissances alliées, en exprimant leur foi commune dans l'heureux résultat des délibérations entreprises et en saluant les glorieux combattants de Verdun, du Jutland, de Bukovine et du Trentin, la séance a été levée, et M. Briand a retenu les délégués à déjeuner.

L'AVANCE DE L'HEURE



— Eh bien, mon vieux Temps, tu as joliment bonne mine ce matin !
— Je pense bien : je viens d'être rajeuni d'une heure.

Préparation rapide
aux emplois de Comptable, Sténo, Dactylo, etc., par les
Établissements Jamet-Buffereau
les mieux organisés. — Hommes et Dames.
PARIS 14, rue de Valenciennes. — NANCY 10, rue de la Liberté. — BORDEAUX 17, rue de la Liberté.

L'encaisse en or dans les deux groupes de belligérants



En juillet 1914, l'encaisse en or se répartissait ainsi, dans les pays qui, scindés en deux groupements, n'allaient pas tarder à entrer en lutte :

Russie	4 milliards 270 millions.
France	4 » 104 »
Angleterre	1 » 4 »
Italie	1 » 105 »
Allemagne	1 » 695 »
Autriche	1 » 300 »
En 1916, ces chiffres s'étaient modifiés ainsi :	
France	5 milliards 11 millions.
Russie	4 » 322 »
Angleterre	1 » 378 »
Italie	1 » 46 »
Allemagne	3 » 73 »
Autriche	(chiffre inconnu)

Chez les neutres, on a vu cette encaisse doubler ou tripler, comme en Espagne ou en Hollande.

L'accroissement a donc été général; mais, si l'encaisse allemande s'est augmentée de plus de 1.300 millions, c'est surtout aux dépens de l'Autriche-Hongrie. Les 3 milliards de l'Allemagne pourront-ils longtemps se défendre contre les 11 milliards 700 millions des quatre puissances alliées? Pour se tirer d'embarras, peut-être l'Allemagne compte-t-elle sur l'assistance financière de la Turquie ?

DERNIÈRE HEURE

"Sur tout le front... nos troupes continuent à refouler l'ennemi"

(Communiqué officiel russe)

Le total des prisonniers faits par nos alliés dépasse 120.000

PÉTROGRAD, 14 juin. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Sur tout le front, depuis la partie sud de la Pologne jusqu'à la frontière roumaine, nos troupes continuent à refouler l'ennemi.

Au cours de la journée d'hier, nous sommes emparés de nouveau d'environ 20 officiers et de 6.000 soldats, de 6 canons, de 10 mitrailleuses et de beaucoup de caissons.

Le total enregistré des prisonniers et des trophées depuis le début des opérations s'élève à 1.720 officiers et environ 120.000 soldats, 130 canons et 260 mitrailleuses.

Plusieurs éléments ennemis se trouvent complètement désorganisés par le fait que dans les combats du 6 juin jusqu'au 11 juin, les troupes du général Stecherbachoff ont capturé dans un secteur relativement étroit 414 officiers et 17.000 soldats, et pris 29 canons, 34 mitrailleuses et 56 caissons avec d'autres butins de guerre.

Il appert des rapports reçus que l'ennemi a abandonné par endroits une quantité si grande de divers matériel de guerre, qu'il est impossible, dans un court laps de temps, d'en déterminer l'importance; ainsi, sur un point, les Autrichiens ont abandonné du matériel de chemin de fer de campagne pour 30 versts.

Sur la route conduisant à Vladimir Volhynsk, l'ennemi oppose une résistance acharnée; les combats se déroulent à l'ouest du village de Zastoupy, à mi-chemin entre Loutsk et Vladimir Volhynsk.

Dans la région de Doubno, nos troupes, refoulant l'ennemi, ont progressé au delà du village de Demidoffka et au sud-ouest de Doubno, elles se sont emparées du village de Kozine.

Au nord de Puzacz, dans la région de la rive droite de la Strypa, l'ennemi a prononcé de puissantes contre-attaques.

Dans les combats d'hier, nos troupes ont réussi aussi à refouler l'ennemi et occupent les hauteurs de la rive ouest de la Strypa. Dans la région de Gai-Voronka-Baboulinec et au sud de Dniester, nous avons occupé la ville de Sniatyn.

La lutte pour la possession de la tête de pont de Czernovitz continue.

Sur le front de la Drina les Allemands ont dirigé un tir violent d'artillerie sur la tête de pont d'Iskoud.

Dans la région de Baranovitchi et plus au sud jusqu'à la région de la Pologne, au cours de la journée d'hier, plusieurs rencontres ont eu lieu avec des éléments considérables de l'ennemi.

FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Bagdad, nous avons arrêté l'offensive de forces importantes ennemies.

Les exploits de la cavalerie russe

GÉNÈVE, 13 juin. — Les Autrichiens annoncent que sur le Pruth, au sud de Boyane, une attaque russe s'est produite. La cavalerie russe est entrée à Sadagora, à Snyal et à Horoshenka.

LA SITUATION EN GRÈCE

ATHÈNES, 14 juin. — La situation demeure stationnaire en Grèce où le blocus continue à être appliqué par les Alliés. Sauf quelques exceptions insignifiantes, relatives à des bateaux faisant le cabotage, aucun navire grec ou étranger ne part ni n'arrive.

En attendant les déclarations que doivent faire les gouvernements de l'Entente, on procède à la démobilisation générale de l'armée grecque. (Information.)

ATHÈNES, 15 juin. — Les habitants grecs de la région de Demir-Hissar qui, à la suite des assurances reçues, avaient regagné leurs demeures abandonnées au moment de la poussée bulgare en Macédoine, ont dû, à nouveau, chercher un refuge à Sérès. Ils racontent que, à Demir-Hissar et dans les environs, les Bulgares persécutent impitoyablement l'élément grec. Les vols, les violences et l'assassinat sont à l'ordre du jour. (Radio.)

Près de Rouskanow, sur la Strypa, plusieurs attaques se sont également produites.

Au nord-ouest de Tarnopol, les troupes austro-hongroises combattent sans arrêt.

Les Autrichiens reconnaissent que des combats se livrent en Volhynie, au sud-ouest de Dubno.

Sur le front italien, les Autrichiens se mettent surtout sur la défensive.

Ils annoncent que le matin du 12 juin, trois torpilleurs italiens ont pénétré dans le port de Parenzo.

Les pertes autrichiennes dépassent 300.000 hommes

PÉTROGRAD, 13 juin. — Dans les milieux compétents on évalue les pertes autrichiennes à 300.000 hommes qui sont en majorité des Hongrois et des Magyars.

Une panique indescriptible règne dans toute la Galicie, malgré les efforts du haut commandement autrichien pour cacher au pays les véritables proportions du désastre. De nombreuses villes, parmi lesquelles Lvoff, sont évacuées en toute hâte.

Les Allemands sont impuissants à aider matériellement les armées austro-hongroises en perdition et cherchent à attirer l'attention des Russes sur le front nord en produisant depuis deux jours dans maints secteurs un feu très violent et en prenant l'offensive ici et là. Ces offensives sont chaque fois de peu d'étendue; mais les Allemands essaient de créer ainsi l'impression qu'ils esquissent une offensive générale.

Toutes ces démonstrations trop visibles sont rapidement rendues sans effet par les Russes.

Les victoires russes impressionnent l'opinion roumaine

BUCAREST, 14 juin. — Le foudroyant développement de la victoire russe en Bukovine et en Volhynie produit une immense impression en Roumanie.

Toutes les informations parvenues à Bucarest des points frontières, d'où il est possible de se rendre compte presque de visu de l'étendue de la défaite autrichienne et de l'état d'esprit des deux adversaires, confirment l'état déprimé des Autrichiens et leur impuissance à résister à l'élan des jeunes troupes russes.

Des centaines de déserteurs austro-hongrois, parmi lesquels se trouvent de nombreux officiers et sous-officiers, se sont réfugiés sur le territoire roumain depuis trois ou quatre jours. Les hommes ne cachent pas leur joie d'avoir échappé aux dangers de la bataille.

Quant aux officiers, ils se montrent très pessimistes sur les résultats de la campagne qui vient de s'engager.

Tous les journaux indépendants déclarent que tous les patriotes doivent applaudir à la victoire russe qui rapproche le pays du moment où il pourra réaliser ses aspirations héréditaires. (Agence des Balkans.)

Tentative de suicide de la femme d'un consul allemand

SEVILLE, 14 juin. — La femme du consul d'Allemagne a tenté de se suicider en se tirant une balle de revolver. Le projectile a pénétré dans l'œil droit. La désespérée a laissé une lettre où elle dit vouloir mourir parce que son fils a été tué à la guerre. Son état est très grave.

Un biplan italien survole le territoire suisse

BERNE, 13 juin. — Un communiqué du bureau de la Presse de l'état-major de l'armée dit :

« Ce matin, un peu après 9 heures, un biplan italien a survolé, à une grande hauteur, le territoire suisse, au-dessus de Chiasso et de Valdi-Luggio. »

« Nos postes ont ouvert le feu sur l'avion qui, sans être atteint, a rebroussé chemin aussitôt, allant vers le sud. »

COMMUNIQUE ITALIEN

Les Autrichiens sont repoussés sur tout le front

ROME, 14 juin. — Sur le front de la Posina, dans la soirée du 12 juin, après une violente préparation d'artillerie, l'ennemi a lancé des attaques dans la direction des Forni-Altè, de Campiglia, du mont Brazome; il a été partout repoussé avec de graves pertes.

Dans la journée d'hier, l'adversaire s'est borné à bombarder avec de nombreuses batteries de tout calibre, nos positions le long de tout le front depuis l'Adige jusqu'à la Brenta, surtout dans la zone du mont Novogno.

Nos troupes ont résisté solidement à la violence du feu de l'ennemi et ont repoussé des détachements d'infanterie essayant d'avancer.

Dans le Haut Boite, les contre-attaques tendant à nous enlever nos derniers progrès au nord de Podestagno ont échoué complètement.

Dans le Haut Fella et la vallée de Seebach petites rencontres favorables aux troupes italiennes.

Sur l'Isongo, aucun événement important.

Une manifestation antiallemande à Gènes

GÈNES, 14 juin. — Le navire espagnol Jaliba débarquait à Gènes un chargement de fûts de vin, provenant d'Almería, lorsque la foule s'aperçut que, sur le fond d'une barrique, était écrit au charbon : « Vive le Kaiser ».

Le public, indigné, exigea que le capitaine arborât le pavillon italien. Comme il déclarait n'en pas avoir, on lui en apporta un. Mais il refusa de substituer le pavillon italien au pavillon espagnol, comme le voulait la foule.

L'intervention du consul d'Espagne et de la police accourue à la hâte empêcha seule des violences de se produire.

Voici que M. von Batocki s'en prend aux tigres et aux lions

BERNE, 14 juin. — M. de Batocki, le nouveau dictateur des vivres d'Allemagne, prévoit la nécessité d'abattre les animaux du Jardin zoologique de Berlin que l'on nourrit avec de la viande, afin que leurs rations puissent servir à la consommation humaine.

M. de Batocki aurait déclaré que d'ici un mois tous les animaux des jardins zoologiques devront être sacrifiés.

Shackleton va partir à la recherche des membres de son expédition

LONDRES, 14 juin. — Le gouvernement organise et active une expédition pour rechercher sir Ernest Shackleton, mais celui-ci étant arrivé aux Malouines, l'Amirauté a chargé l'explorateur de secourir les 22 hommes laissés par lui à l'île de l'Éléphant.

Sir E. Shackleton utilisera le navire des recherches et sera en disposition par l'Iruguay.

En ce qui concerne les hommes laissés sur le littoral de la mer de Ross, en hivernage au cap Evans, lorsque l'Aurora fut emportée à la deriva, les gouvernements australien et de la Nouvelle-Zélande envoient, à la fin de cette année, une expédition de secours à bord de l'Aurora.

Les Anglais en Perse

TÉNÉHAN, 13 juin. — Une colonne anglaise sous le commandement du général Sykes, est entrée à Kerman hier; elle a été l'objet d'une réception des plus cordiales de la part des autorités et des habitants.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

M. Sanchez Azcona, le nouveau ministre du Mexique, qui viendra prochainement présenter ses lettres de créance en France, a été reçu hier à Madrid avec un important cérémonial par M. MM. le roi, la reine et la reine-mère.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il est vendu en pains de 500 et 250 grammes. Exigons sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.

Expéditions Province France postal domaniale contre mandat: 2 kg.: 6 fr. 10; 4 kg.: 12 fr. 40. Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

LES BLEUETS, par FABIANO



— C'est un bleuets ?...
— Oui, regarde, il est rouge
comme un coquelicot...



— Dire que ma mère m'a élevé
dans de la plume !
— Aussi vous êtes devenu ai-
glon !



— Voyez-vous, dans ce moment-
là, vous ferez comme moi ; vous
penserez à votre femme et à vos
gosses !



— Mon fils m'écrit qu'il a gagné
la croix !
— A l'école ou à la guerre ?



— Saluons, ça ne peut
être qu'un général !



— Lourd, le sac ? Mais non
maman ; d'ailleurs, avec mon
petit nez, je ne le sens pas.

F. Fabiano

A la veille du Comité secret

Le bureau de la Chambre a pris hier ses décisions.

Le comité secret paraît décidément devoir s'ouvrir demain à la Chambre.

Dans le but même de limiter le nombre des séances pour lesquelles on aura recours à cette procédure exceptionnelle, de nombreux députés sont, en effet, d'avis, dans le cas où le projet de douzièmes ne serait pas voté, d'en renvoyer la discussion à mardi. Et un mouvement se dessinait hier soir en faveur de cette méthode.

Le bureau de la Chambre a envisagé, de son côté, les mesures de police intérieure à prendre en vue du comité secret.

Il proposera à l'assemblée d'admettre les journalistes parlementaires dans la salle d'attente du public, mais sans communication aucune avec l'intérieur du Palais-Bourbon.

Le bureau est d'avis de tenir une sténographie des débats qui serait immédiatement traduite et déposée aux archives.

Il demandera à la Chambre de ne siéger que jusqu'à six heures du soir et de siéger dimanche si la discussion n'est pas terminée samedi.

Deux demandes d'interpellation ont été déposées. L'une par M. Henri Galli, sur le régime auquel sont soumis les étrangers en France pendant la guerre, l'autre, par M. Poirier de Narçay sur les relations commerciales de la France avec l'étranger.

Les auteurs de ces interpellations demanderont qu'elles soient jointes à celles déjà inscrites pour être discutées dans les séances du comité secret.

M. Paul Pugliesi-Conti veut faire prêter serment aux pèlerins de Kienthal

M. Pugliesi-Conti a déposé, d'autre part, sur le bureau de la Chambre la proposition de résolution suivante :

Tout membre de la Chambre des députés qui aura, depuis l'ouverture des hostilités, conféré avec des sujets de nations en guerre avec la France, ne pourra assister au comité secret qu'après s'être engagé, par serment devant le bureau de la Chambre, à renoncer, jusqu'à la fin de la guerre, à tout rapport direct ou indirect avec l'ennemi.

Le député de la Seine rappelle, dans son exposé des motifs, que, depuis l'ouverture des hostilités, certains membres de la Chambre sont allés, en pays neutre, engager des pourparlers avec des sujets ennemis, — notamment en septembre dernier à Berne et, il y a quelques semaines, à Kienthal.

Il m'a semblé, dit-il, que la Chambre, à la veille du comité secret engagerait gravement sa responsabilité en ne demandant pas aux auteurs de ces actes des garanties particulières de prudence et de discrétion.

Comment admettre que des membres de la Chambre, après avoir recueilli les secrets de notre diplomatie, de nos armements, peut-être même des projets de notre haut commandement, puissent reprendre — comme certains l'ont déjà déclaré — avec des sujets ennemis de mystérieux et troublants pourparlers ?

Nouvelles parlementaires

M. Briand à la commission sénatoriale de l'armée

La séance de la commission sénatoriale de l'armée a été consacrée à l'audition de MM. Briand et Roques, sur l'organisation de la défense de Verdun. Le gouvernement a fourni les documents que celle-ci avait demandés. Le sous-secrétaire d'Etat à l'Artillerie a été entendu sur l'état de l'Artillerie de Verdun. Le ministre de la Guerre a déclaré ensuite que le gouvernement approuvait la proposition de loi de préparation militaire obligatoire pour les jeunes gens.

Le régime des prisonniers français en Allemagne

La commission des affaires extérieures de la Chambre a décidé, hier, de soumettre au nouveau Comité des prisonniers de guerre, auquel vont être adjoints des délégués parlementaires, un ensemble de mesures tendant à faire fixer d'une manière précise le régime de traitement, les conditions de travail auxquelles sont soumis les prisonniers et à organiser l'inspection permanente, aussi bien en France qu'en Allemagne, de tous les camps, garnisons, lazarets, etc., où séjournent des prisonniers.

La commission a voté, d'autre part, un ordre du jour signalant de nouveau au gouvernement le régime de terreur qui règne en Syrie, où les persécutions, les exécutions et la famine ont déjà fait des milliers de victimes. Elle a demandé au gouvernement d'intervenir pour mettre un terme à ces atrocités et pour faire ravir par des neutres ces malheureuses populations.

La révision des avertis d'appel

Après avoir entendu M. Mourier, député du Gard, sur sa proposition de loi relative à la révision des avertis d'appel autres que ceux prévus par l'article 6 de la loi du 17 août 1915, la sous-commission du personnel de la commission de l'armée a décidé hier de présenter un rapport favorable.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco
PIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

A LA CHAMBRE

M. Charles Benoist aux prises avec les bouilleurs de cru

La bataille entre adversaires et défenseurs du privilège des bouilleurs de cru, que l'on annonçait depuis quelques jours, s'est engagée hier au Palais-Bourbon. Le terrain était tout trouvé : celui de la discussion des douzièmes provisoires du troisième trimestre de 1916, dont le projet comporte, dans sa loi de finances, un article 5 qui porte à 400 francs l'hectolitre le droit, général de consommation sur l'alcool et supprime, pendant la guerre, le privilège des bouilleurs de cru.

Pendant la guerre ! C'est là une restriction que n'admet pas M. Charles Benoist, adversaire déterminé du privilège et de l'alcoolisme.

Dans votre exposé des motifs, dit le député de Paris au gouvernement, vous avez déclaré qu'il ne fallait pas laisser subsister le fléau de l'alco-



M. CHARLES BENOIST

(Phot. Henri Manuel.)

lisme pendant la guerre. Puisque vous considérez justement l'alcoolisme comme un fléau, pourquoi le laissez subsister en temps de paix ?

L'argument est solide. Devant une Chambre assez nerveuse, M. Charles Benoist le développe relevant au passage chacune des interruptions des bouilleurs de cru, sur les dos desquels, justifiant sa réputation d'homme d'esprit, il pique en bonnettes les meilleures de ses épigrammes.

Des chiffres d'abord :

— En 1869, dit-il, il y avait 43 départements bouilleurs. En 1913, il y a des bouilleurs dans 81 départements. En 1869, il y avait 90.869 bouilleurs ; en 1913, il y en a 1.070.170. Leur chaudière est prolifique, mais la chaudière saine.

Le député de Paris s'attache à montrer les chiffres des naissances diminuant au fur et à mesure qu'augmentent ceux des bouilleurs.

Dans la Sarthe, l'excédent des naissances sur les décès est encore de 2 pour 10.000. Mais l'Orne donne moins 50 ; l'Eure, moins 21 ; la Manche, moins 12 ; l'Isère, moins 11.

Cette énumération provoque de vives interruptions.

M. Charles Benoist continue :

Il y a trente-neuf départements à excédent de décès. Si on les range d'après le nombre des bouilleurs, dans les trois quarts des cas la corrélation apparaît certaine. En 1913, l'Orne accuse moins 1.562 naissances ; l'Eure, moins 685 ; la Manche, moins 180 ; l'Isère, moins 1.038.

La lecture est interrompue par M. de Ludre-Frolois :

M. Charles Benoist devrait donner lecture des ordres du jour par lesquels le général en chef a salué la vaillance des régiments des départements normands et bretons, dit le député de l'Orne.

Personne plus que moi n'est prêt, riposte l'orateur, à rendre hommage à la vaillance des régiments appartenant à la Normandie, à la Bretagne et à d'autres régions de bouilleurs de cru. Nous avons, avec les hommes dont nous disposons, repoussé les Allemands sur la Marne ; mais si nous avions disposé d'un nombre d'hommes plus grand, l'ennemi ne serait pas entré en France.

Sur une protestation de M. Laniel, qui ne veut pas laisser attaquer des hommes qui se sont conduits en héros, M. Charles Benoist conclut, très applaudi sur certains bancs :

M. Laniel confond deux choses qui n'ont aucun rapport entre elles. On a beaucoup parlé des enfants de Noël qui avaient couvert leur père. Ils auraient peut-être mieux fait de le découvrir parce qu'on ne guérit jamais le mal en le cachant.

M. James Hennessy vient demander au gouvernement de coordonner ses efforts et de prendre les mesures économiques que la durée de la guerre rend nécessaires. La discussion est ensuite renvoyée.

LA REFORME HORAIRE

Une circulaire du ministre de la Marine

La réforme horaire est, depuis quelques heures, fait accompli. Ce passage d'un régime à l'autre a provoqué ici et là des surprises, des étonnements, des erreurs, mais tout le monde était prévenu et n'avait guère que les étonnements pour éprouver quelque incompréhension.

Quelques faits à noter en passant : La France avait hier, un retard d'une heure sur la Suisse. Il est maintenant, aujourd'hui, mais les horaires de chemin de fer établis sous le régime ancien sont à modifier. On est à l'administration des chemins de fer fédéraux suisses l'intention d'avancer automatiquement d'une heure le départ des trains de Genève, Lausanne et Berne à destination de Lyon, Dijon et Paris. L'arrivée des trains de France dans ces trois gares ayant lieu une heure plus tôt. Ce brusque changement de la différence d'heure amènera quelque gêne dans les correspondances et est à prévoir que certaines ne pourront être assurées. L'administration suisse ne pouvant rompre l'ensemble de ses services.

L'écart ordinaire de soixante minutes entre l'heure française et l'heure italienne est maintenu par suite de la réforme horaire récemment réalisée par notre alliée. Cette réforme chez nous fait donc disparaître une différence anormale de 120 minutes qui était de nature à causer des perturbations dans les relations ferroviaires entre les deux alliés.

En ce qui concerne l'avance d'une heure par les services de la marine, le ministre a adressé aux autorités maritimes une circulaire qui devra être appliquée dans les établissements de la marine à terre et à bord de la flotte. Les navires situés dans les rades ou ports des régions dans lesquelles la mesure sera prise.

Les décisions ministérielles sont les suivantes :

1° Tous les établissements de la marine à terre et les navires présents dans les régions où cette heure sera adoptée l'utiliseront pour le service courant ;

2° En dehors des régions visées dans l'alinéa 1° ci-dessus, les navires adopteront, en rade ou dans les ports, l'heure du pays où ils séjourneront.

A la mer, en dehors de la zone tropicale, les navires emploieront l'heure d'été du fuseau, quelle qu'elle soit, non adoptée par le pays de ce fuseau.

3° Lorsqu'un ordre ou signal est émis en matière de service à des forces navales qui, pour son exécution, opèrent dans plusieurs fuseaux horaires, les heures qu'il mentionne doivent être complètes en temps moyen de Greenwich.

Si l'ordre ou le signal s'adresse seulement à des forces qui pour son exécution opèrent dans le même fuseau horaire, les heures doivent être en principe exprimées en temps d'été du fuseau ;

4° De toute manière, chaque fois qu'une heure est indiquée dans le texte d'un signal, d'un message, d'un ordre ou d'un rapport, on mentionnera que l'heure est en temps moyen de Greenwich ou en heure d'été ;

5° Des avis aux navigateurs appelleront l'attention de marins sur les conséquences qu'aura l'avance de l'heure en ce qui concerne la lecture de certains documents nautiques. Une affiche relative aux précautions à prendre pour la lecture de l'annuaire des marées sera placardée dans tous les bureaux de port et une fiche spéciale sera envoyée à tous les détenteurs de l'annuaire pour être scellée sur la couverture du livre ;

6° Des avis et circulaires spéciaux régleront la question de l'heure en ce qui concerne les observations météorologiques et les signaux horaires des observatoires et des ports qui continueront, en principe à être faits aux mêmes heures, temps moyen de Greenwich.

Le Plus Puissant
FORTIFIANTS DES



"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tout faits pittoresques

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

XIX

LA FIN DU RÊVE

Chez Monsieur d'Horty.

Il est 2 heures. Madame de Limeuil descend d'un superbe coupé et sonne à la grille. Le vieux Job, le valet de chambre, lui ouvre.

RISSETTE, costume de gabardine carmélite, paletot usé à collet et patte masquant vaguement le dos. Bourguignotte de drap d'acier à jugulaire de veaux carmélite, bottes de cuir jaune. — Est-ce que d'Horty est chez lui ?

LE VIEUX JOB. — Y dit d'dire qu'on... Mais pense pas qu'il la consigne soye pour Madame la vicomtesse... qu'on la reçoit toujours comme son papa... Si Madame la vicomtesse veut m'suivre... (Il fait entrer Rissette dans le salon.) M'en vas prévenir monsieur...

RISSETTE, elle va et vient dans la grande pièce et pense : Dans une heure, je saurai tout ce que je veux savoir... Qu'est-ce qu'il va me dire, ce capitaine ?... Pourquoi n'est-ce pas à Horty qu'on a dit qu'on doit me dire à moi ?... Qu'est-ce que... (Elle s'arrête devant une des fenêtres.) Tiens ! le blessé d'Horty qui se promène là-bas !... Il est blessé à la tête, lui aussi !... Il a une belle tournure !... une tournure superbe !... (intéressée) C'est curieux !... ces blessures à la tête donnent tout de suite une allure patante... quand elles ne défigurent pas... Celui-ci peut-être défiguré d'ailleurs ?... Je suis trop loin pour le bien voir... Il est grand, le jardin d'Horty... S'est-ce que ça peut-être que ce blessé ?... J'aurais aimé que nous connaissions tous les amis d'Horty... au moins les amis assez intimes pour être installés chez lui comme ça... car il n'aime pas à se gêner, le bon Horty !... (Le blessé s'arrête au bout de la pelouse et caresse l'anon. A ce moment, il se présente de face. Rissette cligne les yeux pour le mieux voir.) Il n'est pas aveugle, le blessé... car il a un journal à la main... et il n'a pas de canne... alors il n'est probablement blessé qu'au front... comme monsieur de Paroly...

HORTY. (Il entre, son chapeau et sa canne à la main.) — A vos ordres, petite madame !... car je pense que vous venez me « quéri »... comme dit mon vieux Job... pour aller chercher les renseignements sur votre amoureux... (mouvement de Rissette), car je le suppose amoureux ?...

RISSETTE. — Vous n'en êtes pas sûr ?... (Elle rit.)

HORTY, sérieux. — Pas sûr du tout...

RISSETTE, ahurie. — Comment ?... Mais puisque c'est justement parce qu'il désire m'épouser que...

... nous allons au ministère...

HORTY. — Oh ! je sais très bien qu'il désire vous épouser... mais du mariage à l'amour, il y a loin...

RISSETTE, dépitée. — Alors, vous ne croyez pas qu'on puisse être amoureux de moi ?...

HORTY. — Oh ! petite Madame ! loin de moi une croyance aussi stupide !... C'est-à-dire que, moi-même, si je n'étais pas le vieux ours et le vieil ami que je suis, je deviendrais amoureux de vous comme tout le monde... Mais l'homme au turban... comme l'appelle votre tante Louise... doit être plus sérieux que tout le monde...

RISSETTE. — Mais non !... Mais pas du tout !... Il m'adore... Il me répète tout le temps qu'il ne pourrait pas vivre sans moi... Il paraît sincère quand il dit ça...

HORTY. — Et il l'est !... (Il rit) Car la vie est plutôt chère pour l'instant... (Rissette le regarde avec les yeux arrondis.) — Voulez-vous que nous parlions ?...

RISSETTE. — Partons !... Quand vous êtes entré je regardais... (d'un air indifférent) ce blessé qui se promène dans le jardin... C'est celui dont vous m'avez parlé ?...

HORTY. — C'est lui-même...

RISSETTE, air détaché. — C'est curieux... il a une blessure dans le genre de celle de monsieur de Paroly...

HORTY. — Non...

RISSETTE. — Comment, non ?...

HORTY. — Je veux dire que celui-là a eu une vraie blessure, dont il a failli mourir plusieurs fois...

RISSETTE. — Ça aurait été dommage !... Il a une belle silhouette...

HORTY. — Et une âme bien plus belle encore !...

(Il ouvre la porte.) S'il vous plaît de nous mettre en route ?...

RISSETTE. — Parfaitement !... (Quand elle est sur le perron, elle se retourne pour apercevoir encore le promeneur.)

HORTY (Il s'installe dans l'auto, à côté de Rissette). — C'est drôle !... il vous intéresse, mon blessé !... Il paraît que ce genre de pansement vous emballa particulièrement.

RISSETTE, sincère. — C'est vrai !... Peut-être n'aurais-je jamais fait attention à monsieur de Paroly s'il n'avait pas cette inguérissable blessure, dont la vue me trouble plus que je ne puis dire...

HORTY, air étonné. — Vous l'avez donc vue ?...

RISSETTE. — Pas elle-même... mais le... (elle indique du geste le bandage autour du front.)

HORTY. — Ah ! bon !... je me demandais ce que... si vous l'aviez vue... nous allions faire au ministère de la Guerre...

RISSETTE. — Je ne l'ai pas vue... Mais nous n'allons pas seulement pour la blessure... nous allons aussi pour l'adresse du château des parents de monsieur de Paroly...

HORTY. — Ah ! tiens, c'est juste !... Je n'y pensais plus, moi, à l'adresse du château des parents !... (Un silence.)

RISSETTE. — C'est singulier !... A mesure que nous approchons du ministère, j'ai le trac !...

HORTY. — ...

RISSETTE. — Vous me désapprouvez d'avoir l'idée de me remarier ?...

HORTY. — En principe, non... Dans ce cas particulier, oui !...

RISSETTE. — Je ne comprends pas bien ?...

HORTY. — Je vous sais incapable... à tous les points de vue... de vivre seule... Mais je ne trouve pas que ce soit un prétexte suffisant pour choisir le premier aventurier venu...

RISSETTE. — Vous êtes sévère !...

HORTY. — Mais juste !...

RISSETTE. — Quel embêtement que tout ça, mon Dieu !... (rageuse) Sale guerre, va !...

HORTY, narquois. — N'oubliez pas que sans cette sale guerre monsieur de Paroly n'aurait pas ce beau turban dont la vue vous trouble si fort...

RISSETTE. — Non, mais Paul serait là !...

HORTY. — Etes-vous sûre que, si Paul était là, vous ne cherchiez pas midi à quatorze heures... si l'on peut dire encore ainsi...

RISSETTE, convaincue. — Ah ! j'y crois que j'en suis sûre...

(L'acte s'arrête devant le ministère de la Guerre)

HORTY, à un planton. — Le bureau X..., s'il vous plaît ?... (Explications. Il entre, suivi de Rissette.) Je passe devant pour vous montrer le chemin !... (Il se retourne pour la regarder.) Il me semble que je suis la gouvernante qui conduit un gosse chez le dentiste...

RISSETTE, qui trotte derrière Horty. — Pourquoi chez le dentiste ?... (Un silence.) Il y en a des tours et des détours à faire !...

HORTY, à un autre planton qui est dans une salle sur laquelle ouvrent plusieurs portes. — Le capitaine Gouillat, s'il vous plaît ?... (Le planton indique la porte d'un bureau.) Non... ce n'est pas pour affaire de service... Voulez-vous dire au capitaine que c'est de la part de la baronne de Mourmelon... (Mouvement de Rissette.) qui n'a qu'un mot à lui dire...

LE PLANTON. — Alors, si vous voulez bien entrer ici ?... (Il suit un couloir et introduit Rissette et Horty dans une toute petite pièce dont les fenêtres grillagées laissent entrer à peine le jour.)

RISSETTE. — Pourquoi avez-vous dit que c'est de la part de la mère Mourmelon ?... (Glacée par l'aspect de la pièce.) Ce que c'est triste, ici !...

HORTY. — C'est les petits salons d'attente... (Il va se coller le nez contre le grillage.)

(La porte s'ouvre. Un officier entre en coup de vent. Il est mal tenu et mal coiffé, et il s'arrête, stupide.)

RISSETTE (Elle s'avance, très intimidée, vers l'officier). — Monsieur, on m'a dit que vous voudriez bien me donner, sur le capitaine de Paroly, quelques détails qu'il... que... (Elle le regarde.) Oh !... (Elle recule suffoquée) Oh !... (Elle s'affale sur un affreux petit canapé de cuir vert et fond en larmes.)

HORTY, à l'officier. — Je crois que vous n'avez plus qu'à vous en aller, monsieur !... (A Rissette) La dent est arrachée !... Ça fait un peu de mal, mais consolez-vous, petite Madame, on vous trouvera un vrai vicomte, avec une vraie blessure au front... Ça vous guérira...

Gyp.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Parmi les citations à l'ordre du jour, nous citerons celles du frère et de la sœur :

Le lieutenant Gillon, du 1^{er} d'infanterie : A constamment fait preuve d'entrain et de sang-froid dans le commandement d'une compagnie dont il n'a cessé d'encourager les hommes par son exemple. Le 17 septembre, a tenu, malgré un violent bombardement, à parcourir son secteur dans les tranchées de première ligne étaient bombardées par le 1^{er}. A été tué en rentrant à son poste de commandement.

Mlle Hélène Gillon, infirmière-major de la Société de secours aux blessés : « S'était déjà, lors de son séjour au Maroc, montrée infirmière dévouée et particulièrement experte. A donné de nouvelles preuves de dévouement, de courage et de sang-froid, le 26 février 1916, à l'hôpital Sedillot, en assurant, sous le bombardement, le transport des malades et des blessés, ainsi que les abris réservés. »

Le lieutenant et Mlle Gillon sont les enfants du colonel Gillon, qui commandait le 200^e d'infanterie à Marokko, où il est mort.

BIENFAISANCE

— Aujourd'hui jeudi et demain vendredi, vente de Charité au profit de l'Hôpital de l'École Bassot, 6, rue du Luxembourg. Cinéma pour les enfants.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de M. André de Colombier, agent du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie à Mascakch (Maroc), volontaire au régiment de tirailleurs marocains, avec Mlle Louise Gohet, fille du colonel Gohet, commandant le Prytanée militaire de La Flèche.

NAISSANCES

— La baronne de Fresnay de Flers a donné le jour, au château de Flers (Pas-de-Calais), à un fils, qui a reçu au baptême le nom d'Yvonne.

— Mme Vassich, femme du colonel Vassich, le héros de Monastir, a donné le jour à un fils.

— Mme Paul Albert vient de mettre au monde une fille : Catheline.

— Mme J. Roche a donné le jour, à Chalon-sur-Saône, à un fils, qui a reçu le nom de Jean.

DEUILS

— Un service anniversaire pour le repos de l'âme de Monseigneur le Prince de Joinville, sera célébré demain vendredi 16 juin, à dix heures, en la chapelle de la Consolation, route de la Revotte, à Neuilly.

Nous apprenons la mort :

De notre confrère du Midi, Jules Hademann, lieutenant portier-drapeau du 15^e territorial, mort pour la France.

De M. Vireque, sous-préfet de Saint-Nazaire, mort glorieusement à la tête de sa section devant le fort de Vaux.

Du caporal-pilote Paul Chanteclair, décoré de la croix de guerre, mort pour la France le 10 juin, neveu de notre distingué confrère M. Pierre Soulaire, à qui nous adressons nos condoléances sympathiques.

Du grand physicien anglais Sir James Thompson, connu surtout par ses travaux sur l'électricité, le professeur versé dans toutes les branches de la physique est décédé à Londres à soixante-neuf ans.

Du général Prestinari, conseiller municipal de Turin, mort au champ d'honneur, âgé de soixante-huit ans.

De l'adjudant-chef Fernand Bellow, du 1^{er} d'infanterie, tombé au champ d'honneur le 21 mai, près du Mort Homme, juge au tribunal de Beauvais.

De M. André Dettelle, le troisième frère de l'éminent peintre Edouard Dettelle, décédé.

Du sous-lieutenant Jean Mison de l'Espinay, du 131^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, deux fois cité à l'ordre du jour, mortellement blessé, le 2 juin, mort à l'ambulance militaire le 8, âgé de dix-huit ans.

De M. Louis Bulleron, première flûte solo de l'Opéra-Comique ; De M. Charles Blacou, chevalier de la Légion d'honneur, vice-président honoraire de la chambre syndicale du papier ; De M. Marie-Olivier Fancher, baron de Brandais, décédé à Montauville (Meurthe-et-Moselle).

COMMENT AMELIORER SON TEINT AVEC DE LA CIRE

Un mauvais teint, épais, blafard, ridé, est dû à l'accumulation de plusieurs couches de tissus morts ou d'écaille sur le véritable épiderme. Le véritable épiderme doit toujours être protégé par une couche de cette pellicule morte et transparente qui se renouvelle continuellement par en-dessous. Lorsque ce tissu est renouvelé en-dessous, la couche en dehors doit tomber ou être enlevée. Quand ce n'est pas fait, une couche épaisse et imperméable se forme graduellement, bouchant les pores, échauffant dessous le joli teint et ridant en même temps la peau du visage. Pour rendre au teint sa beauté originale et le préserver, ce tissu mort doit être doucement ramolli et enlevé par un dissolvant émoussant tel que la cire aseptique, un peu de laquelle doit être appliqué avec le bout des doigts chaque soir avant de se coucher. Les résultats de ce traitement sont étonnants ; les personnes qui s'en servent semblent rajeunies de 10 à 15 ans au bout d'une semaine. Son usage régulier, employé au lieu de crèmes absorbées par la peau, qui en se desséchant la durcissent, est très recommandé et est la plus sûre garantie d'une longue jeunesse et d'une beauté durable.

CINZANO
VERMOUTH

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandé... 4 fr. 50
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 25
Par poste, recommandé... 2 fr. 50

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE

Le teint

Mon amie Geneviève est désolée. Son teint, son joli teint de blonde s'abîme, se fane, prend à certains endroits des tons de vieil ivoire. Hier, je l'ai trouvée, chez elle, affalée contre un miroir, et ses premiers mots ont été :

— Ma chère, je couve certainement une maladie. Regardez-moi. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour avoir ce teint-là ?

Elle m'a répondu :

— Ma petite Geneviève, vous ne couvez sans doute, et je le souhaite de tout mon cœur, rien de grave, mais votre teint est comme tous les teints, c'est-à-dire ce qu'il y a chez la femme de plus fragile et de plus exposé. Tous les éléments : le soleil, le vent, la chaleur, le froid lui sont contraires. Pour l'en préserver, il faudrait vivre sous une cloche, ce qui manquerait de variété.

Geneviève me regarda avec des yeux affolés :

— Eh bien! vous en avez de drôles. C'est tout ce que vous trouvez à me dire pour me consoler ?

— Attendez, attendez, jeune femme impatiente, et je vous donnerai quelques conseils qui auront plus d'effet sur votre teint que toutes les consolations de la terre.

— Oh! ma petite Madeline, comme vous êtes mignonne!

— Je sais, je sais... Je disais donc que presque tous les éléments nous sont contraires. Il faut donc prendre le temps comme il vient et, d'autre part, ménager à notre teint toutes les compensations qu'il mérite.

— Et, d'abord, il faut étudier son teint. Toutes les considérations générales ne valent pas les leçons que l'expérience nous permet de tirer de notre propre peau. Il y a naturellement quelques règles invariables que l'on peut suivre : le repos adoucit, éclaire le teint, l'air frais l'anime. Donc si vous vous trouvez fatiguée, le teint terne, déshabillez-vous, couchez-vous et lâchez de dormir dans une pièce bien aérée.

— Vous en parlez à votre aise, répliqua Geneviève. Mais où voulez-vous que je prenne le temps de ce repos ? J'ai ma petite fille à élever, ma maison à surveiller, mes domestiques à diriger, ma mère à aller voir, mes relations à entretenir, je consacre trois après-midi par semaine à mon ambulance, je suis toujours pressée, toujours en retard, et vous me conseillez de me coucher, tout simplement ?

— Ma chère amie, si vous travaillez comme un manœuvre, ne vous étonnez pas que votre teint ait tendance à se flétrir. Et, puisque vous en prenez souci, ménagez-vous. Travaillez, mais ne dépassez pas vos forces. Quelles que soient vos occupations, prenez le temps de manger, surtout beaucoup de légumes verts et de fruits. Marchez en plein air, au moins une heure par jour, vivez autant que possible les fenêtres ouvertes et n'écartez pas votre sommeil. Ainsi, vous serez bien portante et du même coup votre teint sera frais et reposé.

— Certes, il y a des soins plus particuliers qui doivent être appliqués suivant la nature du teint. Il y a de jolis et de vilains teints. Il faut, suivant le cas, les conserver ou les corriger, et on n'arrive à cela qu'après avoir expérimenté la susceptibilité de son épiderme.

— L'eau chaude, qui pâlit les teints trop vifs, a le défaut d'agrandir les pores et les plis de la peau et par conséquent de la détendre. L'eau froide, qui raffermi, attire le sang au visage. Alors, regardez-vous dans la glace et jugez de ce vous pouvez le mieux supporter. On obtient quelquefois un très satisfaisant résultat en ablution chaude d'une froide.

Donc résultat, lorsqu'on possède un teint moyen, on — Qu'appellez-vous un teint moyen ?

— Un teint qui sait encore rougir ou pâlir. Il

y a des teints immuables dont rien ne peut animer la pâleur ou adoucir la coloration. Quand ce teint est jaune, sans éclat, il faut se faire masser très souvent le visage pour attirer le sang frais sous la peau et activer le rôle des tissus musculaires. Quand le teint est ambré et qu'on désire l'éclaircir, il faut donner fréquemment au visage des bains de vapeur additionnés de teinture de benjoin.

— Si le bout de votre nez a tendance à rougir, entourez-le de compresses d'eau très chaude. Pour finir et fermer les pores trop ouverts, baignez-le rapidement à l'eau froide. S'il est taché de points noirs, badigeonnez-le avec une solution d'eau de rose et d'eau oxygénée. Agissez de même avec les taches de rousseur. Pour les boutons, recouvrez-les d'une pâte faite d'un peu d'eau boriquée et d'amidon.

— Et surtout, quand vous essuyez votre visage, ne tirez pas sur votre peau à tort et à travers. Plongez votre tête dans une serviette de toilette bien sèche et tamponnez légèrement aux endroits que vous sentirez encore mouillés.

— Est-ce que le savon est réellement nuisible à la peau ?

— Mais, pas toujours. Il y a des peaux qui le supportent très bien et pour lesquelles même un bon savon est indispensable, telles les peaux huileuses et grasses. Par exemple il est désastreux pour les épidermes secs qui s'irritent facilement. Les femmes ayant ce genre de peau doivent nettoyer leur visage avec de la vaseline, puis se lotionner à l'eau chaude.

J'en connais qui mettent seulement, dans un verre d'eau, quelques gouttes d'alcali et s'en trouvent fort bien.

— Puis, à côté de tous ces soins locaux, ma petite Geneviève, il y a aussi les artifices. Un corps gras bien neutre et bien frais devra séjourner sur votre peau une demi-heure au moins avant que vous ne songiez à vous poudrer. Pour les personnes jeunes, l'eau de rose suffit. Elle est d'ailleurs excellente à tout âge pour les yeux; le mieux est de la faire pénétrer par vaporisation, dans l'œil bien ouvert.

— Ceci dit, ma chère Geneviève, permettez-moi d'ajouter que l'on n'a rien sans peine et sans patience. Votre teint ne va pas redevenir, du jour au lendemain, pareil au camélia. Et si vous n'avez pas le loisir de lui consacrer tous ces soins, profitez alors la philosophie gouailleuse d'une des premières femmes de lettres françaises qui dit chaque matin avec un peu plus d'insouciance :

« Ma figure fiche le camp. »

Madeline de R...

Correspondance

Islam 52. — Lorsqu'on est majeur, les sommations respectueuses peuvent suffire. A la mairie de votre quartier, on vous renseignera de façon précise et immédiate.

Trois folles têtes. — On prononce *stewrt*. Appelez-vous Mad, Magda, Maggie, ou prenez carrément un nom masculin.

Gemma. — Mauvaise circulation ou digestion difficile. Marchez lentement.

Pierrette. — On separe les cheveux par une raie tout le long de la tête. Mais la mode est à la coiffure haute.

Jeanne R. — Trempez votre toilette dans un petit récipient plein d'eau de Cologne. Après dix minutes, frottez-la doucement aux endroits tachés de poudre, puis étalez-la. On obtient le même résultat avec l'essence minérale, sauf le parfum.

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

Pauline et les affaires

Dans le salon des Jayot. Vincent Jayot (trente-cinq ans, mais affecté d'une légère boiterie qui le rend impropre au service militaire) est en train de perpétrer une aquarelle de sa façon... ce qui est tout dire! Pauline Jayot, sa femme, trente ans, vive, brune et assez jolie, examine un journal de modes.

VINCENT (qui se recule pour mieux voir sa peinture). — Ce n'est pas mal! (Pauline hausse imperceptiblement les épaules).



ment les épaules). Ce n'est pas plus mal qu'un tas d'autres peintures qui ont du succès.

PAULINE. — Est-ce que les figures que tu arriveras jamais à vendre tes tableaux?...

VINCENT. — Pourquoi pas?... Jusqu'à présent, je n'en ai pas eu besoin, mais...

PAULINE. — Tu n'en as pas eu besoin parce que tu te contentes de peindre...

VINCENT (surpris). — Allons donc!... Nous avons de gentilles rentes.

PAULINE. — Elles sont jolies, nos rentes! Nous n'en touchons pas la moitié!

VINCENT (résigné). — Que veux-tu?... C'est la guerre! Tout le monde souffre!

PAULINE (énervée). — Pas tout le monde! Il y en a d'autres! Il y a ceux qui se sont dit : « La guerre, soit! Enfin, nous allons donc pouvoir gagner de l'argent! » Ils ont eu de l'ambition, de l'intelligence! Pendant que je suis forcée d'économiser sur tout, que nous n'avons pas mangé de poulet depuis six mois et que je n'ai plus une robe à me mettre, je ne rencontre que des femmes qui sont comblées! Toilettes, bijoux, automobiles... parce que, tout simplement, le mari a su s'y prendre!

VINCENT. — Je voudrais bien savoir...

PAULINE. — Tu n'as qu'à ouvrir les yeux. Pour un tas de gens, la guerre a été un coup de fortune! Le grand épicière de la place a acheté une maison...

VINCENT (éclatant de rire). — Ah!... l'épicière!

PAULINE. — Et la bouchère de l'avenue a deux magnifiques solitaires aux oreilles!

VINCENT (continuant à rire). — Ah!... la bouchère!

PAULINE (sèchement). — Je ne vois pas pourquoi tu ris! Ils ont au moins su tirer parti des circonstances...

VINCENT (choqué). — Oh!... Oh!... « Tirer parti » d'une guerre atroce!... Quelle expression!

PAULINE. — Dispense-moi de tes théories. Je les connais!

VINCENT. — Enfin, je ne suis ni boucher, ni épicière, moi! Je suis artiste!

PAULINE. — Ça se voit! Mais on n'a pas besoin de déhiler du sucre ou de couper des côtelettes! La guerre a multiplié le champ des affaires! Il n'y a qu'à les chercher!... Ah!... si j'étais un homme! Tiens!... pour ne te citer que Georges Souppé!

VINCENT. — Qu'est-ce qu'il a fait, Georges Souppé?

PAULINE. — Georges Souppé gagne tout ce qu'il veut et Victorine Souppé humilie ses amies avec ses bagues, son collier et ses toilettes!

VINCENT. — Et qu'est-ce qu'il fait pour ça, Georges Souppé?

PAULINE. — Tout ce qu'on veut! Ça lui est bien égal!... Il vend des boîtes de conserves, il fournit de la morue au gouvernement, il vend des fusils, des canons, du beurre artificiel.

VINCENT (soudain sévère). — J'ai entendu dire que Souppé n'était pas très recommandable!

PAULINE. — Naturellement!... Des jaloux! En attendant, Victorine ne manque pas une occasion de m'écraser de son luxe, et si tu n'étais pas si mou (Coup de timbre. La bonne annonce : « Monsieur Georges Souppé »).

PAULINE (stupéfaite). — Oh!... par exemple!... Qu'est-ce que tu veux dire!

VINCENT (bondissant son veston et, d'avance, hostile). — Je n'en sais rien, mais qu'il ne s'imagine pas!

PAULINE (avec autorité). — Dis donc, Vincent! Tu vas être « table », je suppose!... Au surplus, je reste là!

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



LES VÊTEMENTS TRICOTÉS

Il ne s'agit plus ici des robes de jersey à la mécanique dont nous parlions il y a quelques jours et que toutes les femmes portent actuellement à la ville, mais des vêtements tricotés à la main qu'on porte à la maison et qu'on porte également comme vêtement de sport, de campagne ou de voyage.

Le tricot aux grosses aiguilles d'ivoire, d'écaille ou de bois est un travail amusant et facile à faire; c'est également un travail vite exécuté, agrément qui a bien sa valeur pour celles qui n'ont point le loisir de travailler de longues heures tous les jours. Il n'y a point de grande variété de points de tricot, et c'est plutôt par la forme, la garniture et le coloris qu'on peut varier l'aspect de ces vêtements. Quelques modèles nouveaux, croqués ici, vous suggéreront des idées que chacune interprétera selon son goût.

Voici d'abord, au haut de la page et à gauche, le chapeau de tricot, une des nouveautés de l'année. Imaginez sur un canotier de toile, de soie ou de feutre une résille assez lâche faite au point de tricot en gros cordonnnet ou en laine; ce n'est, en somme, qu'un rond tricoté posé sur la forme, recouvrant à la fois la passe et le fond et badinant un peu au bord. Assorti au manteau, il apporte une note amusante à la plus petite robe de toile ou à ces robes de basin si gentiment simples qu'on porte cette année. Le modèle croqué est en tricot de soie mauve comme le manteau.

Voici ensuite un léger vêtement de laine zéphyr qu'on portera sur une robe plus élégante si l'on veut et qu'on appréciera pour les stations au jardin. Rien n'est plus agréable, quand on est vêtue seulement de mousseline, d'avoir un petit paletot chaud et moussu facile à jeter sur les épaules. Celui-ci est en laine zéphyr jaune et rose; les deux laines mélangées donnent un joli ton de rose thé extrêmement seyant; d'étroites bandes de marabout de la même teinte ou d'un ton naturel rehaussent ce petit vêtement qu'avec quelques modifications on pourra transformer en vêtement d'appartement ou en liseuse.

Le modèle en haut, à droite, est celui d'une robe de sport ou d'un long vêtement aux aiguilles ou au crochet. Il ne faut pas craindre de lui laisser un cachet un peu rustique. Les laines mélangées, chinées ou écossaises, feront merveille pour ce vêtement; la pèlerine et les parements s'enjoignent d'un gros point nid d'abeille que toutes les travailleuses un peu expertes en tricot savent compléter cette robe chaude et pratique pour la campagne, la mer ou la montagne.

Voici, en bas, un grand manteau que j'ai vu, et très réussi comme forme. Mais bien sincèrement, rail très volumineux et difficile à mener à bonne des Pyrénées, en gros molleton ou en belle laine très bien pour cet usage. Il est, du reste, difficile de tissus de laine étant difficiles à trouver et les coloris plus difficiles à obtenir encore. Le modèle croqué ici serait très bien en gros lainage beige galonné de tresses grossières bien marine; le capuchon également doublé de marine avec gros glands de laine.

Voici enfin, pour finir, le golf presqu'élastique, facile à faire et extrêmement agréable à porter. Il est en laine vieux bleu, ourlé d'une bande de tricot gris, même tricot gris faisant la ceinture, les parements et la bordure du col; boutons également gris en corozo ou en tricot.

Jeanne Farmant.

PETITE CORRESPONDANCE

Baronne. — Evitez la glycérine. Oui, vous obtiendrez un joli teint mat avec la crème non grasse et la poudre de riz sans blanchir fine et adhérente que fait en diverses nuances Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Odette F. — Robe de plumetis ou de tulle garnie de bouillonnés.

Miss Edith, après avoir fait le signe de la croix, s'agenouilla devant l'autel de Marie et, avec une



Amateurs de bon café
préparation parfaite
arôme concentré
économie d'un quart
avec le nouveau filtre double
LE TONNEAU brev. S. G. D. G.
Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 3 fr. 85.
VOISIN, 2, rue Remparts-d'Alais, LYON

AVOCAT-ENQUÊTES PRIVÉES. Cabinet Rivoli, rue de Rivoli, 90. Archives 01-93.
En charge de tous procès en demande et défense devant les tribunaux. Rédaction d'actes. Successions. Divorces. Toutes démarches légales. Représentation devant commissions arbitrales sur les loyers. Recherches, etc. Consultation tous les jours ou par lettre, de 9 h. à 6 h.

VIN FINE CHAMPAGNE, 1776 à 8° - Monopole 218
PRODOT, 11, rue de la République (Nantes), 218

ACHAT ET VENTE DE TITRES
PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuau. Téléph.

Faites VOUS-MÊMES vos CONSERVES
simple, économique, conservation indéfinie.
Envoi gratuit du livre de recettes
BOUCHAGE PNEUMATIQUE. 138, rue St-Lionard, Paris.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC
anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Beauregard

Mesdames !
Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle **Ceinture-Maillot du Dr. Clavens**. Plaquette illustrée adressée gratuitement sur demande. Etab^l C.-A. Clavens, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous les jours, de 9 h. à 7 h. Dames Spécialistes.

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT
du 18^e siècle et autres
FAIENCES ET PORCELAINES
Tapisseries, Meubles, Salons en tapisserie d'Aubusson
TABLEAUX MODERNES
Vente Galerie G. Petit, 8, rue de Sèze
les 21 et 22 juin, 2 h. Exposition le 20, de 2 à 6 h.
M^r H. Manger, commiss.-pris., 13, r. de Douai, suppléant;
M^r H. Baudoin, 10, rue Grange-Batelière, mobilier.
Exports : M. G. Petit, 8, rue de Sèze;
M. M. Mannheim, 7, rue Saint-Georges.

PLUS DE NICOTINE ! Plus de culots !
Economie 50 0/0
Par le toupet, bouchon absorbant **ROSAIE**
Dans tous les bureaux de tabac
0 fr. 20 le cahier de 50 feuilles. Dépôt : 15, rue Paris.

PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuau. Téléph.

STELLA-PLAGE, près PARIS-PLAGE
Création unique à la mer
Vente exceptionnelle de terrain à 250 fr. le lot.
Paiement après hostilités, 30, r. Vignon, Paris.

BRACELETS - MONTRES
Verres incassables
Acier ou nickel... 16 fr.
Heures et aiguilles lumineuses 19 s
Répandues en second et réglées.
Garanties 10 ans. Franco c. mandat.
A. MEYLAN, 30, rue d'Antony, Paris.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco - J. BATHÉ Ph^m, 45, Rue de l'Ecluse, Paris.

POITRINE BIEN-ÊTRE ET INDÉPENDANCE
A LA PORTEE DE TOUS EN S'INSPIRANT DE
PENDA-T-APRÈS relatant entreprises faciles
travaux lucratifs.
Envoyez praiq. documenté expéd. contre 1.50 mandat.
Imprimerie, 2, rue Agent-Bailly, Paris (Dernier 1600).

qualité et quantité
sont obtenues avec
les plats cuisinés
et les mets froids
PORTANT COMME GARANTIE
LA MARQUE
Amieux frères
TOUJOURS
A MIEUX
ET LA DEVISE:

SAVON TRICAP
SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépouillé, Tonique, Désodorisant, dissipe
l'acné, rougeurs, taches précoces, l'acné, les
boutons, l'eczéma, etc., conserve la peau
au visage clair et sain. - A 15 et par
li. envoie, on le voit, l'usage et
taches de rousseur.
Il date de 1840
CANDÈS, Paris.

TOUTE L'HYGIENE dans un Tube. Broschure franco.
1/25. Détruit les germes et les
parasites. - Tsch, 11, Rue d'Angoulême.
Le gérant : VICTOR LAVERGNE.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. - Volamard.

Maladies de la Femme

LA METRITE



Exiger le portrait

Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses accompagnées de coliques, Maux de reins, douleurs dans le bas-ventre. Celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Maux d'Estomac, Vomissements, Renvois, Manque d'appétit, aux idées noires, doit craindre la Métrite.
La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.
Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiène des Dames (la boîte, 1 fr. 50).
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancres, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Falblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Âge, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes pharmacies - le flacon 4 fr., franco 4 fr. 60 ; les 3 flacons franco contre mandat-poste 12 francs, adressé à Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratuits) 87

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Les baigneurs qui ont l'intention d'aller faire une saison à Saint-Nectaire apprendront avec plaisir que la Compagnie P.-L.-M. a réorganisé cette année ses services automobiles pour la desserte de cette station thermale, en maintenant le service Issoude-Saint-Nectaire (service de machine) et en rétablissant le service Clermont-Ferrand-Saint-Nectaire (service de voiture).
Ces deux services ont été organisés de façon à correspondre directement avec les trains de ou pour Paris et à réduire au minimum la durée du trajet de bout en bout. Ils fonctionneront chaque jour dans les deux sens du 1^{er} juillet au 15 septembre.
La gare de Paris P.-L.-M. continuera à délivrer des billets directs pour Saint-Nectaire (via Issoude ou via Clermont-Ferrand) avec enregistrement direct des bagages.
Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

levez le front, priez longuement de toutes les forces de sa Foi.
Soudain, le tintement discret d'une sonnette, au son cristallin, la tira de l'extase dans laquelle elle était plongée : la grand-messe allait commencer.
Alors, elle se leva, et, sur la pointe des pieds, alla jusqu'à sa place, au premier rang, devant la sainte table, fit un nouveau signe de croix et s'agenouilla sur son prie-Dieu dans la planche d'appui duquel se trouvait encadré le portrait de sa mère, morte alors que sa fille venait à peine de doubler le cap de sa dixième année.
Dans une pensée infiniment touchante, miss Edith avait voulu, au jour même de sa première communion, que l'image de la défunte fût là, afin qu'aux heures de ses pieux agitations, son regard pût se confondre avec celui de l'absente vénérée.
Après avoir longuement prié pour le repos de l'âme de la morte, miss Edith se releva, ouvrit son Paraïssien et commença la lecture de l'Evangile.
Mais soudain, dans un geste instinctif, elle se tourna à demi sur sa gauche...
Elle tressaillit à nouveau et baissa précipitamment les yeux sur son livre d'heures...
A dix pas d'elle, elle venait d'apercevoir celui qu'elle avait croisé à son entrée dans la chapelle, et qui, depuis qu'elle avait accepté, de ses doigts, l'eau bénite, ne l'avait quittée ni d'un pas, ni d'un regard.
Oh ! ce regard, quels efforts ne faisait-elle pas pour le fuir et comme elle se sentait attirée, dominée par lui !
Elle se sentait peser sur elle comme le remords sur l'âme du coupable...
Elle avait beau s'efforcer de se plonger dans la lecture des saintes Ecritures, c'était plus fort qu'elle : il fallait qu'à chaque aïpée, presque, elle se laissât distraire par le besoin de tourner les yeux, imperceptiblement, vers le pilier derrière

lequel se tenait le jeune homme, qui n'était autre que Jean Widorski, le fils de celui que John Argirh n'était pas loin d'admirer de lui avoir envoyé le lichen anonyme auquel il n'avait voulu prêter aucune attention.
Jean Widorski paraissait se soucier fort peu de la gêne qu'il causait à miss Edith.
Un observateur attentif aurait été en droit de croire qu'il s'acharnait au contraire à fasciner la jeune fille de son regard métallique, qui, parfois, avait le fulgurant éclat de l'éclair et que laqueaient des prunelles d'un bleu d'acier abritées sous de lourdes paupières frangées de longs cils d'un noir d'ébène.
Disons-le tout de suite : depuis six mois environ que Julius Widorski, dans un but ténébreux, avait renoué avec John Argirh des relations qu'il avait été seul à rompre, son fils accablait la jeune fille de ses obsédantes assiduités.
La présence de Jean Widorski était, partout et toujours, pour miss Edith un véritable supplice qu'elle supportait stoïquement, s'efforçant même, lorsqu'elle le rencontrait dans Argirh-City ou chez une de ses amies, de se montrer enjouée, presque heureuse, l'acceptant, contrainte et forcée, pour chevalier servant.
Et cependant, elle aurait dû avoir pour lui, sinon de l'amitié, du moins une affectueuse reconnaissance, car elle lui devait la vie.
Jean Widorski, il y avait un peu moins d'un an de cela, l'avait sauvée d'une mort à peu près certaine en l'arrachant aux flots en furie.
Et bien non, elle ne pouvait arriver à combattre, encore moins à vaincre, l'aversion qu'il lui inspirait.
Quant à Jean Widorski, aimait-il miss Edith ? Nul ne connaissait le secret de ce cœur fermé à tous.
Cependant, à le voir constamment tourner, pa-

pillonner autour de cet ange de bonté, on aurait pu être tenté de l'admettre.
Sans être des amis d'enfance, au sens exquis du mot, Jean et Edith se connaissaient depuis leur plus jeune âge.
Ils avaient fait leur première communion le même jour — quoique lui fût de deux ans plus âgé qu'elle — dans cette délicieuse chapelle d'Argirh-City, que John Argirh avait fait ériger à l'occasion de cette cérémonie.
Durant les cinq ou six années qui avaient suivi leur rencontre au pied de la sainte table, ils s'étaient perdus de vue.
Jean Widorski — dont la mère était morte alors qu'il était tout gamon et que son père n'aimait point à cause qu'il n'aimait que lui et que cela suffisait à cet être sans cœur, sans âme, au corps taillé à coups de serpe, à l'esprit toujours tourné vers le mal, écorçant d'orgueil, brutal, égoïste, follement ambitieux, bon à tout faire, sauf le bien — avait été mis au rancart par le triste sire qu'était l'auteur de ses jours, dans l'un des meilleurs collèges de Washington.
Edith, elle adorait par son père qui avait reporté sur cette délicieuse enfant tout l'amour, toute la profonde affection qu'il avait pour sa femme, avait fini ses études à Argirh-City, recevant de trois professeurs, choisis parmi les plus distingués, une instruction et une éducation aussi complètes que raffinées.
Et puis Jean et Edith s'étaient retrouvés comme ils venaient d'atteindre, lui, sa vingtième année, elle, sa dix-huitième.
Mais cette rencontre avait été loin d'être ce que ces petits camarades d'autrefois étaient en droit d'attendre.
(A suivre.)

La première réunion de la Conférence économique



LA DÉLÉGATION ITALIENNE M. TITTONI (1) M. DANÉO (2)



LA DÉLÉGATION RUSSE M. POKROWSKY (1) M. RAFFALOVICH (2)



LA PREMIÈRE SÉANCE DE LA CONFÉRENCE

Hier matin s'est ouverte, au quai d'Orsay, la Conférence économique à laquelle participent les délégués de toutes les puissances alliées. A l'ouverture de la séance, M. Aristide Briand, président du Conseil, a prononcé un important discours.

(Clichés Section photographique de l'Armée et Excelsior.)

L'AVANCE DE L'HEURE



Plus de vingt-cinq mille personnes se sont arrêtées, hier, devant le 7 du boulevard de la Madeleine, pour prendre l'heure nouvelle à la pendule de haute précision d'un grand horloger parisien.